



Sommaire N° 208 - Eté 1998

Un numéro "spécial brochures"

- couverture [Les deux faces du salariat - Chiquet Mawet](#)
- 4 **Pendant l'été, la vie continue - Collectif**
- La feuille de résistance de "Chômeur, pas chien !"**
- en encart [Manifestation hebdomadaire contre les exclusions du chômage en Belgique](#)
- en encart [Excluons les exclueurs - Chômeur, pas chien !](#)
- en encart [Apprendre à se parler - Chômeur, pas chien !](#)
- en encart [Tous les mois : l'espace rencontre - Michelle Beaujean](#)
- en encart [Brochure : Bakounine - Amédée Dunois et René Berthier](#)
- en encart **Brochure : A la petite semaine - Chroniques libertaires de Floréal**
- En encart [Brochure : La plus rebelle des radios c'est... Radio Libertaire Paris - Collectif](#)

Les deux faces su salariat

Sauf autisme idéologique, on peut comprendre les motivations de ceux qui s'acharnent à constituer une force d'opposition politique aux orientations actuelles. Ils sont la plupart du temps poussés par un besoin de résultats directement perceptibles. Les soupçonner automatiquement de corruption mafieuse ou de perversions secrètes est une forme d'hystérie religieuse que je ne veux pas partager. Difficile cependant de ne pas constater qu'à partir du moment où des individus se regroupent au sein d'une organisation visant le pouvoir - même un tout petit morceau -, ils cessent d'être en phase avec ceux qu'ils prétendent représenter et immanquablement finissent par les instrumentaliser : dans leur tête, électeurs, militants de base, syndiqués se réduisent rapidement au combustible de leur course...

Bien entendu, du côté "libertaire", oser déclarer qu'on peut comprendre les partisans de solutions intégrées au système ne manque jamais de susciter salves d'injures, exécution exclamative et crachats long feu.

Une rencontre (?)

Le 20 mai, le débat organisé par le Club Achille Chavée à La Louvière, a donné une représentation exemplaire de ce qui perd ainsi la gauche depuis qu'elle devrait gagner. Marie Tricoux (de l'association Le Cri, rassemblant des minimexés), Claude Semal, J.C. Pirnay, des Binamé's, D'Orazio, Brillmaker (avocat à la Ligue des Droits de l'Homme), Robert Tangre (coordinateur Nous ne sommes pas des poires) et moi pour Chômeur, pas chien !, étions supposés répondre aux questions du public sur nos positions respectives concernant le chômage. Je ne veux évoquer ici que ce qui constitue la ligne de fracture entre des organisations dont l'objectif prioritaire est la défense des chômeurs et des minimexés. Dans les (très) grandes lignes, deux points de vue émergent : les partisans d'une stratégie de plein-emploi d'abord (par la diminution du temps de travail avec embauche compensatoire) et ceux que n'intéresse pas en priorité l'aménagement d'un système qu'ils condamnent en bloc et qui tentent de mettre la pression sur les "responsables" pour qu'ils soient obligés de respecter les termes de leur prétendu contrat démocratique, en gros, rendre effective la reconnaissance, pour chacun, du droit, travail ou pas, à une vie digne, et la garantie que seront respectées ses libertés constitutionnelles. Il va de soi qu'aucune de ces deux orientations majeures

ne rencontre un accueil sympathique chez les larbins du boursicotage international.

Différentes, certes, ces deux approches semblent commandées par une même indignation devant la manière dont la société de classes s'arrange pour créer deux espèces différentes au sein de la communauté humaine : les possédants et les dépossédés. Considérées de loin, elles paraissent même capables d'actionner opportunément des leviers complémentaires.

Zorro est arrivé hé hé...

Las, c'est sans prendre en considération qu'une culture, fondée sur la concurrence à

outrance, nous imprègne tous à ce point que la moindre divergence entre les regroupements libère l'expression d'un mépris haineux et que les concordances sont perçues comme un odieux plagiat.

En ce qui les concerne, les membres de Chômeur, pas chien ! sont tombés d'accord pour développer leur réflexion à partir de ce que les chômeurs et les travailleurs, rencontrés au fil des actions, vivent, ressentent et expriment. Ce vécu-là n'entre pas facilement dans les différents prêts-à-porter idéologiques et d'abord, contrairement à ce que chante le poète, chômer, ça vaut parfois mieux que de bosser.

Ceux qui connaissent mon engagement sont témoins que je ne ménage pas ma plume, ma peine et ma salive pour défendre, là où il est attaqué et où je suis un possible témoin, le combat de la délégation syndicale de Clabecq. Ce faisant, je n'ai jamais sous-estimé le fait que l'idéologie qui sous-tend leur action ne rejoint pas mon analyse. Personnellement convaincue que dans le domaine social, comme dans tous les autres, les interprétations les plus pénétrantes de la réalité ne sont que des interprétations, frappées - que ça nous plaise ou non - du sceau de la relativité, qu'en outre, cette réalité est changeante, mobile, flexible et précaire (1), je m'efforce d'essayer en toute circonstance d'appeler un chat un chat. Entendre interpellé, à longueur d'assemblée du Mouvement pour le Renouveau Syndical (MRS), les "camarades travailleurs", alors que dans la salle, il y a aussi des camarades chômeurs, parfois eux-mêmes camarades fils de camarades chômeurs, des pré-pensionnés, des pensionnés, sans oublier les camarades glandeurs associatifs et leurs dames, ne laisse pas de m'étonner. Dans la vie, quand on rencontre quelqu'un, c'est pas d'abord à ça qu'on pense. Comme le dit François, tout bêchant et philosophant pire qu'Onfray, Travailleurs, chômeurs ne sont que les deux faces du salariat et le salariat, c'est la sélection organisée par les kapos du capital dans les rangs des non-possédants. Bien vu : on ne va pas, nous, du peuple des mi-serfs mi-boudins, reprendre les termes de "leur" classification. Nous sommes d'abord des "gens". Il est grand temps que le vaste monde cesse d'être l'infâme pétaudière où nous n'avons nulle part le droit de prendre place, sauf pour produire du profit. Lors de l'interview à quatre mains (réalisée par Coco Barella et moi), j'avais posé la question à D'Orazio. À Tubize, dans son élément, ça n'avait pas eu l'air de le bouleverser. Souriant, il avait expliqué que pour lui, chômeur, pensionné, étudiant, c'était du pareil au même, en quelque sorte les différentes facettes d'un même être : le travailleur, compris comme victime et adversaire du patronat. Finalement, ce n'était que la traduction ouvrière des spéculations ontologiques de François.

L'humour ne suffit pas...

Parfois, quand il caracole devant une assemblée, D'Orazio se laisse aller à un humour si ravageur qu'on se croirait presque dans les pages de Charlie-hebdo. On est alors invinciblement gagné par la conviction que même différent, on sera accueilli. En réalité, les choses sont plus complexes : nous pensons chacun selon ce que notre vie nous a appris. Ce sont là les limites habituelles de la tolérance.

Or donc, lorsque j'ai résumé le consensus quelque peu échevelé autour duquel se regroupent les copains de Chômeur, pas chien !, D'Orazio n'a pas aimé du tout. Convaincue, selon sa propre formule, que ce qui réunit les différents mouvements de contestation sociale à gauche est infiniment plus important que nos divergences, j'avais parlé en confiance : il est urgent de nous débarrasser des salades que tout le système essaie de nous faire avaler ; avant d'être chômeurs, travailleurs ou minimexés, nous sommes des êtres humains, membres de fait d'une communauté. Nous avons le droit d'y vivre parce que nous sommes là. Et pas de vivre n'importe comment, puisque

les richesses existent, réelles et ostentatoires. Le salariat n'est pas un honneur, mais une corvée abrutissante. La notion d'exclusion, d'un usage courant (et que, par facilité, nous utilisons nous-mêmes fréquemment), est porteuse de malentendus : aujourd'hui, nous sommes enchaînés à un système où l'enrichissement et le pouvoir de quelques uns se nourrissent de l'appauvrissement des autres. Les travailleurs exploités et mis à la torture par leurs conditions de travail, les chômeurs jetés sans vergogne dans une situation économique insoutenable et soumis à une traque terroriste, les malades pauvres, les pensionnés, tous sont un élément de la machine (2), et s'ils veulent s'extraire de ses rouages, vivre en dehors, trente-six exemples attesteront qu'elle les poursuit et les en empêche : l'exclusion, la vraie, est interdite. Vous êtes dedans, à la pogne du pouvoir et de ses cognes. Si c'est à une mauvaise place, tant pis pour vous, vous boirez le calice jusqu'à la lie et resterez à leur disposition.

La cruauté structurelle de la société de classes, et particulièrement du système capitaliste, se nourrit de l'indifférence générale à l'homme-outil, à l'homme-marchandise et pour finir à l'Autre, toujours susceptible d'être instrumentalisé.

Marx, le Pape et Dracula

Qu'avais-je dit là ! Un torrent furieux a pétrifié l'assistance. C'était le travail acharné et le combat éclairé de la classe ouvrière qui ont permis que nous vivions mieux ! Quand on est chômeur, fini de rire, on n'a plus rien, on n'est plus rien, plus d'avenir, plus le droit de bouger le petit doigt... Et on viendrait prétendre que les chômeurs ne sont pas exclus ! Inimaginable... Les chômeurs ne résisteront à l'offensive que si les travailleurs mènent le combat, voilà la vérité ! La colère de D'Orazio était à la mesure du malentendu.

Sans être plus marxiste que le Pape, chacun sait pourtant en son for intérieur que l'objectif du capitalisme n'est pas la production de richesses pour tous, ni l'amélioration des conditions de vie collectives, mais la réalisation de toujours plus de profits. Les biens de consommation et le standing de vie sont des effets secondaires, conjoncturels, aléatoires et temporaires. Si le capitalisme y gagne un intérêt quelconque - comme c'est le cas aujourd'hui (3) -, tous les acquis peuvent être balayés en quelques instants : la preuve...

Non seulement, le capitalisme nous vampirise, mais, vampirisés, nous devenons vampires à notre tour. Je ne veux pas croire que les ouvriers de la FN se soient jamais battus pour produire plus d'armes. Mais des centaines de milliers d'êtres humains sont morts de leur productivité. Je ne veux pas croire que les travailleurs de la construction en bâtiments pénitentiaires s'accrochent pour qu'il y ait toujours plus de camps de concentration, et pourtant Vottem... Que les sacrifiés de la filière nucléaire s'en prennent plein les gonades pour surproduire de l'énergie... ou que les ouvriers du secteur automobile se déshydratent pour que la peste automobile ruine définitivement la biosphère... Si les ouvriers, et avec eux les syndicats qu'ils ont organisés, se sont battus à l'intérieur du système pour arracher des pans de vie au pouvoir, le combat des travailleurs n'a jamais délibérément et volontairement visé l'accroissement de la production de richesses (4). En Europe, la reprise d'après-guerre, conjuguée à une prudente retenue patronale dictée par la peur du modèle soviétique, les ont puissamment servis. Et l'amélioration de leurs conditions de vie ici a été consentie par leurs exploités d'autant plus volontiers que ces vertueux salauds se payaient de leurs débours en volant le Tiers Monde. L'un dans l'autre, il faut le dire, nous avons collectivement bien résisté à l'insoutenable émotion devant les images de famine à l'heure du souper : ni boycott, ni grèves de solidarité, ni mouvements de foules contre

l'esclavage économique de nos ex-colonies n'ont ébranlé les gouvernements des années de "prospérité". Là où nous sommes, avec ce que nous savons faire, nous nous démenons tous pitoyablement pour en sortir, sans trop nous poser de questions sur l'amont et l'aval de notre activité. Et en vérité, quelle que soit la position qui nous est dévolue sur le grand échiquier de la société de classes, on se retrouve toujours à la fois instruments dans les mains des joueurs et complices de leur saloperie.

Le déchirement militant

Pour souffrir moins, vivre mieux cette vie maintenant et ici, on ruse, on bluffe, on menace au nom de la justice et puis, chemin faisant, on se rend compte que la justice est impossible dans le système actuel. C'est avec lui qu'il faut en finir pour s'extraire de ce grouillement de crabes promis à la casserole. Nous sommes écartelés entre les échauffourées de l'écrasement quotidien et les exigences évidentes d'un projet de société qui nous l'épargnerait.

Face à la colère blessée de D'Orazio, apparemment incapable de supporter l'idée que les travailleurs, même dans leurs combats les plus ardents, sont les otages de l'injustice et qu'en plus, aujourd'hui, ils ont de moins en moins de poids, faut pas croire que les libertaires présents aient volé à mon secours. Pour faire bonne mesure, dans un crescendo étourdissant, Jean-Christophe Pirnay a engueulé tout le monde : il a écumé avec une énergie égale contre les raclures communistes et Chômeur, pas chien !, qui commettait le sacrilège de proposer des minima sociaux conformes aux exigences de la dignité humaine.

Domage qu'il n'ait consenti à s'exprimer qu'en hurlant ou en injuriant, car dans le lot de violences indistinctes qu'il a lâchées dans le micro, il y avait cette réflexion à propos de laquelle nous devrions tous nous gratter la tête : les années bénies de plein-emploi, de travail ouvrier acharné pour produire des richesses, de développement prodigieux de la productivité, ont avant tout servi à asseoir le pouvoir des détenteurs de capitaux, à sélectionner les requins parmi la poissonaille, à draguer tant d'argent dans les coffres des banques qu'aujourd'hui, elles disposent d'un pouvoir absolu sur les destinées mondiales. Les "droits" cédés aux travailleurs, ce n'était qu'une stratégie de circonstances. Aujourd'hui, les fruits de leur travail et de leur productivité permettent à nos "gestionnaires" de reléguer les "acquis sociaux" au rayon des accessoires démodés.

Dedans-dehors, inclus-exclu

L'affirmation que les chômeurs ne sont pas exclus du système, mais qu'ils en font partie à cent pour cent, est peut-être ce qui a le plus ulcéré D'Orazio : avec une allocation de 17.000 francs par mois, il sent se serrer le lasso que nous traînons tous autour du cou et ne pouvait entendre pareil propos sans douleur. Mais en postulant que les chômeurs ne sont pas exclus, je n'ai pas une seconde voulu dire qu'ils connaissent des conditions de vie mirobolantes, mais qu'ils restent enfermés dans l'invisible goulag de l'exploitation et du pillage qu'est la société de classes. Le temps qui leur est rendu par la technologie leur est immédiatement confisqué par l'Administration : pas d'évasion possible du pénitencier industriel. Le système s'acharne méthodiquement à leur faire connaître une existence dégradée au point qu'il leur soit impossible d'identifier le temps libéré à un quelconque progrès. Les pauvres doivent le rester et n'ont pas le droit d'être libres. Hors du salariat, ils sont redevables de tous leurs instants de veille à l'Office commis à leur surveillance. Privés de travail, ils deviennent

simplement toujours plus pauvres, pauvres comme des centaines de millions, des milliards d'autres. Ils consomment moins, ne se soignent plus, n'arrivent plus à payer d'études à leurs enfants. Ils s'enfoncent dans les profondeurs asphyxiantes du système. Rappelons cependant ici que, dans les 23 millions de ménages "pauvres", recensés dans l'Union européenne, 35% sont représentés par des travailleurs, suivis par des retraités (31%) et, enfin, des sans emplois : 13% (source : Corinne Barella, 57 millions d'euro-pauvres, Le Matin, 13.06.98). Les maîtres-épiciers ont déjà réussi à réduire les postes de travail les plus interchangeable en un servage abject.

Des hommes qui vivent réellement dehors et respirent librement, il y en a. Ils évoluent avec légèreté dans un ciel de confort vaporeux et de déplacements instantanés. Vous ne les rencontrerez pas dans les bus, les trams ou les trains, ni dans les rues crasseuses de nos villes, ni dans les parcs caca des quartiers populaires, ni même sur les autoroutes en voie de restauration perpétuelle. Ils se déplacent à tire d'aile d'un bout à l'autre de la planète, sans contrôle et sans autorisations. Ils sont au-dessus des lois : ce sont eux qui les dictent. Ceux-là sont les seuls à avoir la chance d'être exclus de l'enfer social contemporain. Nous devinons à peine leur glorieuse existence.

Il y a une cocasserie pathétique à observer les groupes de francs-tireurs de l'ombre, communautés agricoles, squatteurs, écoles alternatives, qui tentent de rompre leurs chaînes et de gagner, à leur manière, c'est-à-dire sans asservir personne, le superbe isolement des "élites". Mais voilà, pour eux, parce qu'ils en paient le prix personnellement, c'est un combat de tous les instants, exaltant sans doute, épuisant aussi : pour le mener au jour le jour, sans argent et sans pouvoir, il faut être jeune, en bonne santé, de préférence sans enfants. Tolérés parce qu'inoffensifs, tant qu'ils n'occupent que des espaces microscopiques et qu'ils se débattent sans contaminer l'ensemble du réservoir humain, le pouvoir les laissera gigoter dans la marge. Imaginons un instant que les millions de "demandeurs d'emploi" basculent dans cette voie, - On ne paie plus, on prend et on s'occupe de nos oignons - ce sera la guerre. Robocop d'un côté et baby-bon-droit de l'autre. Les anars ne peuvent rester indifférents à cette réalité.

Principe de plaisir, principe de Peter

Quand Jean-Christophe étouffe d'une rage sacrée parce que Chômeur, pas chien ! tente de chiffrer le montant d'une allocation sociale qui assurerait à chacun la possibilité de vivre dans la dignité, il est à craindre qu'il soit à des années lumière de l'humble condition mortelle : la dignité, n'est-ce pas, n'a pas de prix, il ne sied pas qu'on la quantifie. Il se garde néanmoins de répondre à Marie Tricoux lorsqu'elle déclare en toute simplicité qu'elle ignore à partir de quelle somme on peut vivre dignement, mais croit pouvoir affirmer qu'avec 27.500 francs belges par mois et trois enfants à élever, elle n'est pas en état de le faire. Si elle se mettait à voler, Marie irait en taule. La question est de savoir si Jean-Christophe se chargerait de ses enfants.

En filigrane, faut-il comprendre que ceux qui s'entassent en ville, sans le sou, et sans passion artistique, les écervelées qui se font planter des mômes par dieu sait qui mais ne sait pas qui paie, les sans qualifications, sans compétences particulières, sans parents compréhensifs, sans femme salariée - ou mec - au grand cœur, sans passé, sans avenir, ceux qui ne savent pas par quel tour de prestidigitation on se tire la bouffe, le loyer, les soins, les transports, le chauffage, l'énergie et le reste d'une manche à 12.000 francs (ou 20.000) par mois, ceux-là, on veut pas savoir, qu'ils crèvent, la dignité n'a pas de prix ? L'utopie est jolie, mais peut prendre rapidement un tour impitoyable.

À tout prendre, l'impuissance du MRS à se dégager d'une interprétation biblique de la

société, Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, est moins blessante que l'indifférence de certains anars à la détresse affolée qui nous saisit tous quand les bouchers de l'Ordre nous mettent le couteau sur la gorge. Elle me rappelle un peu trop les candeurs aristocratiques du 18ème : Ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent de la galette !

Parce que finalement, en toile de fond, ce qui émerge, ne serait-ce pas que pour les petits débrouillards, qui ont de l'argent ou des relations ou des positions de repli assurées, il y a encore moyen de vivre au bord de la misère et de l'ignorer : il suffit de se détourner et de rester entre soi. Et de lâcher, comme le fit Pirnay, que j'interpellais vainement dans le hall d'entrée, sur les choix de Marie : Ça ne m'intéresse pas.

Chiquet Mawet - Alternative Libertaire

- 1) ... et que notre rapport critique à cette réalité contribue à accroître sa plasticité...
- 2) Le nombre de chômeurs agit sur les conditions d'embauche et de travail de ceux qui décrochent un emploi, leur statut de sous-citoyen banalise la dégradation des acquis démocratiques et prépare les formes nouvelles d'un fascisme dont la seule anomalie sera d'être mondial.
- 3) Maintenant que les capitaux s'investissent préférentiellement dans la spéculation.
- 4) Sauf, parfois, dans des moments de crise paroxystique, où un danger extérieur réussit à ressouder momentanément la communauté déchirée en classes : effort de guerre, reconstruction après, cataclysme naturel...

CHÔMEUR, PAS CHIEN !

Droit de chômage en deuil

**Mercredi 17 juin, à 9 heures du matin,
le collectif *Chômeur, pas chien !*
a manifesté silencieusement
devant le siège de l'ONEm, à Liège, rue
Natalis.**

**Cette manifestation ouvre une série :
chaque mercredi, nous reviendrons
au même endroit protester publiquement
contre l'inhumanité d'une administration**

qui jette chaque jour de nouveaux chômeurs dans une misère noire, en les suspendant ou les excluant du droit aux allocations, à seule fin d'aider le gouvernement à truquer les statistiques sur le chômage.

Depuis 1991, **181.942 personnes** ont été exclues du chômage en Belgique, ce qui signifie **26.000 personnes** par an environ (**30.000** en 1997).

Chaque mois, l'Office National de l'Emploi précipite dans la misère **2.500 personnes**.

Chaque semaine de **600 à 700 personnes**.

Sans se poser de questions.

Nous ne pouvons plus accepter ça.

Venez nous rejoindre !

Pour aider les chômeurs à prendre en mains la défense de leurs intérêts

et des groupes locaux à se mettre en place,

Chômeur, pas chien ! organise le premier mercredi du mois,

de 12 à 14 heures, au cercle du Carlo Levi (asbl),
48 rue Saint-Léonard à Liège,

un espace-rencontre ouvert à tous ceux qui désirent nous rejoindre dans l'action...

Plus d'infos 087/37.63.70

CHÔMEUR PAS CHIEN ! / ETE 1998

Excluons les exclueurs !

Rares sont ceux qui choisissent librement leur métier, aujourd'hui. Les employés de l'ONEm ne font pas exception à la règle : ils acceptent ce qu'on leur fait faire ou c'est le C4, et ils sont payés pour savoir que c'est la galère.

Plus crapuleusement, dans certaines régions, peut-être partout, le signalement des inspecteurs comporte une case "rendement" : si un cœur tendre est en dessous de la moyenne, il se voit pénalisé financièrement (pas d'augmentation barémique).

Évidemment, l'idéal, ce serait que grâce à une éducation civique un peu costaud, les travailleurs, où qu'ils soient affectés, n'acceptent jamais de consignes contraires à leur conscience. Mais si c'était le cas, nous assisterions à la paralysie générale de l'économie... Tous ceux qui ont ou ont eu un emploi savent qu'ils ont accepté des trucs destructeurs, insensés, nuisibles. Même les médecins. Même les curés.

Seulement, il y en a qui protestent. Qui sabotent, qui s'efforcent de contourner les règles quand elles deviennent par trop inhumaines, qui s'absentent, qui dénoncent, qui foutent la merde. Ce serait vraiment un hasard extraordinaire que parmi les inspecteurs lancés aux trousses des chômeurs, il n'y en ait pas l'un(e) ou l'autre qui tente de résister... Force nous est de constater cependant que bon nombre d'entre eux, non seulement appliquent les consignes sans états d'âme, mais le font avec une cruauté étrange au premier abord. Mais qui s'explique très bien, si on réfléchit : quand on fait un métier de merde, pour pouvoir se regarder tous les jours dans la glace, faut se trouver des justifications. Dans les professions où des hommes sont chargés d'en terroriser d'autres, les bourreaux doivent trouver de bonnes raisons à ce qu'ils font : apprendre à mépriser, voire à haïr leurs victimes. L'organisation de la traque des Juifs par les Nazis fournissait à ses agents des mobiles susceptibles d'excuser leur comportement ignoble : les Juifs étaient décrits comme des monstres assoiffés de sang, contaminant la partie saine de la population et l'entraînant à sa perte.

Les mêmes procédés sont d'application dans notre démocratie parlementaire à l'encontre des chômeurs : on les présente comme fraudeurs, tricheurs, feignants, parasites de l'organisme social qu'ils vident de son sang - le pognon -, avant de les exposer à la hargne policière des agents de l'ONEm lâchés contre eux.

Dans une société de compétition à outrance comme la nôtre, ou l'autre est le concurrent, l'ennemi potentiel, le bouffeur d'espace, le pollueur, le délateur, pas besoin de mettre une gomme infernale pour obtenir que des gens deviennent rapidement des salauds finis. Et opérationnels. Aussi, faut-il dès maintenant entreprendre d'aider les inspecteurs et autres flics sociaux à faire l'expérience de ce qu'ils infligent incognito, forts de leur pouvoir et de leur statut. Les chômeurs n'ont plus de vie privée : de quel droit les inspecteurs en conservent-ils une ? Ils vont apprendre ce que "montrer du doigt" veut dire. Ils vont faire l'expérience de l'humiliation et de la honte. Peut-être alors, leurs yeux se décilleront-ils, peut-être exigeront-ils que leur hiérarchie et le pouvoir politique qui les asservit respectent leur propre humanité et qu'on cesse de les considérer comme des instruments d'une politique de terreur sans âme et sans conscience.

Exiger le respect de ses droits : un combat pour la

démocratie

Chaque chômeur, chaque chômeuse peut participer au sauvetage de la démocratie : chaque fois que vous êtes victimes des abus de l'Onem, écrivez au directeur régional de l'Office, à Miet Smet, ministre de l'emploi et du travail (si !), aux médiateurs fédéraux. Si vous ne savez pas comment vous y prendre, venez nous trouver. Nous ou n'importe quelle autre association de chômeurs, active dans votre voisinage. La première chose à exiger, lors d'une visite domiciliaire ou d'une audition, c'est de connaître l'identité de l'agent à qui vous avez à faire. Et de la noter soigneusement : il ne peut plus se produire que tant d'entre vous ne demandent pas la preuve qu'ils ont bel et bien à faire à un fonctionnaire assermenté. N'importe quel malfrat ou détraqué peut forcer votre porte et vous faire vivre l'enfer sous prétexte de contrôle soi-disant autorisé. On peut se demander comment, dans les circonstances actuelles, un pouvoir d'intrusion et d'investigation quasi sans limite est donné à des gens dont l'aspect extérieur ne révèle en rien leur fonction.

Lisez soigneusement le procès verbal de la visite, relisez-le, mettez le temps qu'il faut, veillez à ce qu'aucune déclaration consignée ne soit contraire à ce que vous avez voulu dire. Si c'était le cas, exigez la correction. En cas de visite domiciliaire pour vérification de composition de famille - illégale par définition - refusez toute déclaration, toute investigation qui ne concernerait pas les documents et les factures attestant de votre occupation des lieux. Ne signez rien. Et dites-vous bien que tout leur cinéma d'intimidation ne veut rien dire : ils ne pourront pas vous faire plus d'ennuis si vous faites respecter vos droits que si vous vous montrez complaisants et soumis. Parlez-en autour de vous, vous découvrirez des dizaines d'exemples de cette réalité : ils veulent entrer pour vous mettre dedans de n'importe quelle manière. C'est leur rendement qui est en question. Ne vous résignez pas devant l'injustice d'une sanction : vous avez un droit de recours au Tribunal du travail et ce recours est suspensif au moins pour les sommes à rembourser parce que considérées comme indûment perçues. Si vous êtes en possession d'informations concernant des abus et l'identité de leurs auteurs, communiquez-les nous, nous les ferons valoir auprès des autorités. Aujourd'hui, le civisme, c'est ne plus se laisser faire.

Chômeur, pas chien !

Plus d'infos au 087/37.63.70

CHÔMEUR, PAS CHIEN ! / LES RENCONTRES

Apprendre à se parler

Chômeur, pas chien ! a dressé un inventaire provisoire de revendications à faire valoir ensemble auprès des différentes instances de pouvoir. Ces revendications, notre collectif ne les a pas sucées de ses innombrables pouces : c'est en entrant en contact avec vous, dans les files de pointage, à l'espace-rencontre du mercredi au Carlo Levi, que nous avons pris connaissance de l'étendue réelle des dégâts, de ce qui était le plus cruellement ressenti, d'une situation absolument anormale dans un pays qui continue à se prétendre démocratique.

C'est de cela que nous nous sommes inspirés pour formuler des exigences. Avant de les structurer dans un programme que nous rendrons public à l'automne - et autour duquel nous coordonnerons nos actions - nous les soumettons au feu roulant de critiques et des questions qui viennent à l'esprit de personnes isolées ou membres de différentes associations ou institutions extérieures.

Et bien, on peut dire qu'on ne s'emmerde pas. Contrairement à un préjugé répandu, les gens ne sont pas des cons : ils voient clair, pensent à des tas de trucs inédits, sont attentifs, accueillants, sympas...

À Charleroi...

Le 9 juin, nous étions chez nos amis carolos de Chômeurs actifs et nous n'avons pas perdu notre temps. D'abord, parce qu'on les aime bien, c'est un plaisir de se retrouver. Ensuite, parce que leur association, beaucoup plus ancrée dans l'univers syndical, développe des points de vue forcément différents. Autour de la table, les gens faisaient état d'expériences et d'une réflexion sur la vie économique que nous n'avons pas... La présence d'ex-travailleurs dans la grande industrie, aujourd'hui licenciés, apporte une tonalité qui ne nous est pas familière.

Le pouvoir ouvrier et le vide chôme...

Ce qui a de plus surprenant, c'est la nostalgie du boulot manifestée par les ouvriers qui étaient politiquement ou syndicalement actifs : l'entreprise, c'était leur lieu de parole, l'endroit où ils pouvaient faire chier les patrons. Aujourd'hui qu'ils sont chômeurs, beaucoup ont l'impression de ne plus compter, d'être des moins que rien, de n'avoir plus rien à dire. D'être morts socialement et politiquement. Léopold clame son désespoir avec une incroyable énergie : Je ne suis plus rien, je suis foutu, je suis un homme mort. Il doute qu'il puisse retrouver un champ d'action à la mesure de ses frustrations dans les luttes de chômeurs. Par contre, Walter, lui, conserve une gouaille dont il a manifestement tiré parti quand il était délégué syndical à Carterpillar. Une distance aussi, qui fait de lui un admirable narrateur. On l'écouterait des heures raconter son usine. C'est Mars, Jupiter ou pire. Une planète inhumaine et absurde, où les ouvriers ne sont pris en compte que quand ils résistent. Avec lui, on entre progressivement dans une zone de la réalité méconnue : certains ont vécu ou vivent encore l'entreprise comme le seul espace de réappropriation du pouvoir. Et c'est vrai, qu'en dehors, il n'y a, à première vue, pratiquement plus moyen d'établir de rapports de force : les politiciens sont inaccessibles, interchangeables et caoutchouteux. Leur discours est électronique, vide de sens, virtuel. Dans les administrations, les fonctionnaires fonctionnent et les employés s'écrasent. La grande difficulté, l'aridité du combat mené par les chômeurs, c'est de trouver le lieu et les formes de l'affrontement qui fera valoir et imposera leurs revendications. Au travail, le personnel des entreprises se trouve sur le terrain même de la violence qui lui est faite. La résistance peut prendre des formes immédiates, concrètes : quand un délégué syndical, d'accord avec les ouvriers, arrête la chaîne au département peinture de Carterpillar parce que Tout au matin, les gars étaient tout jaunes, les filtres ne fonctionnaient plus, pas adaptés, pas entretenus, il reprend l'initiative et la rend aux véritables acteurs de la production. À ce moment, même si tout le monde sait que ça ne va pas durer, même si ce n'est dans la vie du monstre industriel qu'un minuscule incident, ceux qui se croisent les bras et défient la direction redeviennent maîtres d'eux-mêmes, de leur vie. Ça ne durera qu'un court instant, peut-être, mais

quelle fête, quel soulagement, quelle fierté retrouvée ! Ça vous retape un homme.

Le chômeur soumis à un interrogatoire gestapiste, entre ses quatre murs, est seul. La seule chaîne qu'il puisse arrêter, c'est sa machine à lessiver. Reprendre la maîtrise des événements, ce serait virer l'inspecteur, mais les suites se décideront hors de sa portée, dans des endroits qu'à la limite, il ignore. Pour lui, la violence sociale, c'est partout et tout le temps. Pas de pause. Évidemment, dans les usines, l'épuisement physique et nerveux asservit aussi les corps et les esprits. Évidemment la technologie moderne et la pression du chômage donnent l'occasion aux patrons et aux chefs de renforcer leur inacceptable tyrannie. Évidemment, dans les circonstances actuelles, on vire tout ce qui redresse la tête. Et donc Walter. Mais, comme il dit, il les aura rendus fous. Et manifestement, cette certitude ne contribue pas peu à le maintenir en forme.

C'est en parlant avec eux, que tout d'un coup on réalise cette vérité : dans un système d'oppression, il n'y a de force et de soulagement possibles que dans le combat. Seulement, ça, c'est un truc qui ne se prêche pas : il se communique dans l'échange. Les chômeurs écrasés et résignés seraient vachement retournés s'ils avaient l'occasion d'aller boire un pot avec des durs de ce style. En parlant avec eux, on se rend compte à quel point les chômeurs et les travailleurs ont intérêt à se rencontrer et à réfléchir ensemble sur des stratégies communes à adopter face aux abus du pouvoir économique et à l'hypocrisie du monde politique.

L'utopie, c'est remettre à demain...

Une autre leçon à tirer de la rencontre avec nos amis carolos, c'est que les exigences et les revendications des chômeurs, qui s'expriment partout avec une déconcertante unanimité, seront condamnées à s'effacer sous la poussière de l'utopie si les chômeurs ne sont pas convaincus de leur droit à les faire admettre maintenant. C'est maintenant qu'ils vivent, maintenant que les gestionnaires de l'économie choisissent de les précipiter dans la misère, maintenant que le pouvoir politique met tout en œuvre pour les culpabiliser, les criminaliser et les faire disparaître de la circulation. C'est maintenant qu'ils doivent se battre. L'injustice et l'inhumanité deviennent chaque jour plus radicales. Si nous voulons exister demain, nous devons résister radicalement. Ce qui serait utopique, ce serait d'espérer passer entre les gouttes en attendant que les fauves s'attendrissent : de mémoire de citoyen, ça ne s'est jamais vu. Les progrès sociaux n'ont jamais été des cadeaux du pouvoir, mais toujours des victoires d'hommes en lutte.

Cette vérité devrait inspirer tous ceux qui militent pour une société humains admis. À l'extérieur ou à l'intérieur des syndicats.

En attendant l'heureuse issue de cette réflexion, nous remercions les copains de Charleroi pour l'échange passionnant qu'ils nous ont permis de vivre.

À se revoir. À agir ensemble. À coordonner nos agendas. Bises.

**Chômeur, pas chien !
Plus d'infos au 087/67.36.70**

CHOMEUR, PAS CHIEN ! / TOUS LES MOIS...

L'espace rencontre

Un lieu nécessaire, qui accueille les familles de gauche les plus disparates. Le sourire d'Évelyne au bar en a retapé plus d'un, les joueurs de billard tissent autour de nos conspirations un filet de sécurité rocailleux comme un torrent et Brill nous promet à chaque signe d'énervement un oasis de calme et de tranquillité dès que le premier sera refait, ce qui ne saurait tarder.

Nous y sommes comme chez nous, c'est là que l'espace-rencontre de Chômeur, pas chien ! se tient, tous les premiers mercredis du mois, de douze à quatorze, parfois quinze heures.

C'était hier, et par une de ces coïncidences qui tombent tous les six mois, le premier mercredi était aussi jour de pointage, pour nous, jour d'intervention dans les files. Cette fois-ci, on distribuait des tracts invitant à la fête et les journaux Chômeur, pas chien ! Je sais bien que nous réclamons la suppression des pointages, mais si nous l'obtenons, on peut se demander où nous rencontrerons les autres. Le pouvoir est à mille années-lumière des gens, d'accord, mais parfois, il ne manque pas d'intuition : s'il est un peu malin, c'est à cette demande-là qu'il accède en premier... Comme ça, nous serons dans une purée noire, et les Nancy, les Charlotte, les Yves et les Christiane resteront dans leur coin, seuls face aux inspecteurs de l'ONEm que plus rien ni personne ne sera en mesure de brider. Déjà comme ça...

Nancy et sa petite fille...

Nancy, avec sa petite fille d'un an est venue nous rejoindre. C'est une fille gaie, aux yeux pétillants, un éclat de rire toujours en réserve dans la gorge. Oui, elle est d'accord de soutenir nos actions, mais jamais sans ma fille, elle vient partout avec moi. Au seul nom de l'ONEm, Nancy pâlit : elle l'a rencontré sous la forme d'un inspecteur, qui n'a pas eu la courtoisie de se présenter, l'a cuisinée avec un art consommé sur comment elle pouvait se retrouver enceinte de six mois sans co-habiter. Lors de la visite, Nancy n'était pas seule : un copain était dans sa cuisine. Il a dû ou cru devoir décliner son identité. Était-ce lui le père de l'enfant ? Ce n'était pas lui ! Mais alors, pourquoi ce ventre ? Ce n'était quand même pas venu tout seul ? -C'est un enfant du samedi soir, a répondu Nancy. Enfant du samedi soir, a acté le fonctionnaire. Un joli nom pour un joli bébé : Saturday night. Bien entendu, à partir de telles prémisses, on était bon pour une perquisition en règle : non-ce-n'est-pas-une-perquisition-puisque-la-personne-est-d'accord. Tout retourné, il a. Nancy ouvrait armoires et tiroirs, lui retournait les petites culottes pour voir si un effronté caleçon ne s'était pas glissé dedans.

Visite de la salle de bain, tiens-tiens ! des rasoirs jetables ! Les jambes lisses de Nancy n'y changeront rien, très mauvais. De la tête aux pieds, Nancy est jeans... mauvais, ça, pire : cherchez le bonhomme. Taille XL, en plus. Nancy a beau protester de sa grossesse avancée, exécration. Et la grossesse, ça se passe bien ? s'enquiert l'ordure.

Oui, oui, hein, qu'est-ce qu'on dit dans ces cas-là ? Tout content, qu'on est, de revenir à des échanges un peu hominidés. Oui, comme toutes les grossesses. - Pas malade, même au début ? Là, si Nancy avait pu savoir jusqu'où des êtres humains sont capables d'aller dans l'ignominie quand ils sont sous pression salariale, elle se serait méfiée, mais la pauvre n'était pas initiée : Ben si, des nausées, comme tout le monde... - Ha-ha, malade, alors ? Un sifflement retentit dans la tête de Nancy. Ça sent le lasso. Si toutes les femmes enceintes qui ont des nausées devaient être déclarées malades... et pour appuyer ses dires, elle ajoute : Une seule fois, je me sentais si mal que je suis allée à l'hôpital. C'était un dimanche. Je suis restée deux heures. Le lasso s'abat et s'enroule : Votre carte ? Vous avez indiqué un "M" sur la carte ? - Mais c'était

dimanche ! - Rien à voir, fallait écrire un "M", vous tombiez sur la mutuelle.

Quand il est parti sur de vagues menaces, -Vous aurez de nos nouvelles !, Nancy épouvantée ne savait plus que penser. C'est trois mois après l'accouchement qu'elle en a eu : 26 semaines de suspension (dont quatre effectives) et 50.000 francs à rembourser, parce qu'elle aurait dû être sur la mutuelle depuis le fameux dimanche nauséeux jusqu'à la fin de la grossesse.

L'éclat de rire en réserve dans la jolie gorge de la jeune maman s'est mué en sanglots : Et ma fille, qu'est-ce que je vais lui donner à manger ? - Ce n'est pas mon problème, Mademoiselle, a répondu l'employée -faut savoir être dur, sinon les pauvres vous montent sur la tête-, fallait y penser avant.

Au syndicat, d'une employée revêche l'autre : Vous avez signé vos déclarations ? - Ben oui, reconnaît la coupable. - Nous ne pouvons rien pour vous, c'est foutu d'avance.

Qu'est-ce que Nancy a signé qui perd son affaire ? Qu'elle était mère célibataire ? Qu'elle ne vivait avec personne ? Qu'elle s'était rendue à l'hôpital un dimanche parce qu'elle ne se sentait pas bien ? Peut-être a-t-elle déclaré autre chose sous l'effet de la panique, allez savoir : un chômeur n'a pas accès à son dossier.

Ça défile...

Une autre était absente lors d'une visite domiciliaire. Sa mère, gravement malade au lit. L'inspectrice a sonné, re-sonné, tambouriné. La malade s'est tirée de son lit jusqu'à la fenêtre. Ouvrez, l'a sommée la pisteuse, sinon il va en coûter des fortunes à votre fille.

La mère affolée a ouvert, subi un feu roulant de questions odieuses, ne sachant que dire ou ne pas dire pour ne pas nuire à sa fille. Le jour même, elle a fait une rechute, quelques temps après, elle mourait. Ce n'est pas le problème de l'ONEm, n'avait qu'à pas se trouver là, et puis, de toutes façons, faut bien mourir un jour, surtout quand on est malade, non ?

Un artiste-peintre de Grace-Hollogne, suspendu pour "cohabitation non-déclarée" retombe à quarante ans sur la bosse de ses vieux parents. Il n'y résiste pas et se pend. Les gens ont les nerfs fragiles, s'pas, Monsieur Detihoux ?

Ça défile, on n'en peut plus. Comment des gens, braves salariés, des hommes et des femmes qui n'ont pas des canines de vingt centimètres, qui ne passent pas la journée dans leur cercueil et se nourrissent de bœuf aux prions comme vous et moi peuvent-ils se métamorphoser en Draculas copie surchargée, dans l'incognito d'une mission intra muros pendant laquelle, notez le bien, eux échappent à tout contrôle ?

Y en a-t-il qui s'insurgent ? Qui refusent ces missions de croquemitaines sordidissimes ? Qui dépriment ? Qui demandent pardon au petit Jésus tous les soirs avant de s'endormir ? Ou à Dieu le Père avant de sauter Bobonne ?

Le blues de l'inspecteur n'amènera-t-il aucun d'entre eux à venir ouvrir son cœur devant ses victimes au Carlo ? Ça se fait beaucoup, ce genre de clowneries, ces derniers temps.

Et puis, ce serait un geste fort avant que cet immonde bordel n'implose sous le poids de sa saloperie.

Chiquet Mawet

**Chômeur, pas chien !
Plus d'infos au 087/37.63.70**

Les éditions du **Monde Libertaire** (Paris)
Les éditions **Alternative Libertaire** (Bruxelles)
vous propose

Michel Bakounine

par Amédée Dunois

La vie

Michel Bakounine naquit, le 8 mai 1814 à Priamoukhino, dans le gouvernement de Tver. Sa famille était noble et elle était ancienne, originaire, dit-on, de Transylvanie. Son père, Alexandre Bakounine, avait franchi la quarantaine. Esprit cultivé, cœur excellent, ce père avait passé par la diplomatie, et ses séjours en Occident n'avaient fait que fortifier ses inclinations humanitaires et libérales. Il eut même, vers la fin du règne d'Alexandre Ier quelques vellétés conspiratrices et devint membre d'une société secrète qui se proposait l'établissement, en Russie, d'un régime constitutionnel. Mais le sanglant échec du soulèvement décabriste (décembre 1825), en ruinant ses espérances, le désabusa pour toujours de l'action. Tenant de fort près par sa femme, plus jeune que lui de vingt-deux ans, à l'illustre maison Mouravief, il vécut dès lors retiré dans sa "gentilhommière" de Priamoukhino, à proximité de Torjok, tout entier au soin de son patrimoine et à l'éducation de ses nombreux enfants. Michel était l'aîné.

Après une enfance heureuse et calme, il alla passer trois ans à l'école d'artillerie de Saint-Pétersbourg, dont il sortit à dix-huit ans (1832), après de brillants examens.

Mais, pour des raisons qu'on n'a pu découvrir, au lieu d'être incorporé dans la Garde, il fut envoyé comme enseigne dans un régiment du district lithuanien de Minsk. Dans ce pays perdu, il fut bientôt aux prises avec l'ennui ; il passait des journées entières enveloppé dans sa robe de chambre et mélancoliquement allongé sur son lit. Autour de lui, la Pologne, dont la première révolte venait d'être écrasée, saignait sous le fer du bourreau : spectacle tragique dont l'âme du jeune officier allait être marquée en traits ineffaçables.

Il ne servit que deux années. En 1834, comprenant qu'il faisait fausse route, il donna sa démission et alla se fixer à Moscou, comme étudiant à l'Université.

Il passera là six années (1834-1840).

Période d'intellectualité intense, de lectures, de médiations, de controverses philosophiques. Il lut d'abord Condillac et subit l'influence des matérialistes français du XVIIIe siècle. Puis, étant entré dans un cercle de jeunes gens groupés autour de l'étudiant Stankévitch - des hommes de la valeur de Biélinisky et de Katkof (1) étaient du nombre, - il se tourna vers la philosophie allemande et se mit à traduire, pour le journal le Télescope (1836), les fameuses conférences de Fichte sur la destination de l'éruudit. Son ascendant s'en accrut, et lorsque Stankévitch, que la phtisie minait, alla mourir en Italie, Bakounine apparut à tous comme son successeur.

C'est à peu près à cette date que les jeunes gens découvrirent Hegel : ils en furent éblouis et comme transfigurés. Pendant deux ans, ils ne jurèrent que par la

Phénoménologie, la Logique et l'Encyclopédie. Pas un seul paragraphe de ces gros volumes « qui n'ait donné lieu à des disputes acharnées pendant plusieurs nuits. Des amis de vieille date se boudaient souvent plus de quinze jours, parce qu'ils ne s'étaient pas entendus sur le sens précis de l'esprit transcendant et considéraient comme une insulte toute contradiction à leur opinion sur la personnalité absolue et sur son essence propre » (2).

On sait que chez Hegel lui-même, oublieux de ses premières audaces, l'hégélianisme aboutissait le plus réactionnairement du monde à une philosophie du droit et de l'histoire qui, selon le mot railleur d'Henri Heine, « prêtait au statu quo de l'Église et de l'État quelques justifications très préjudiciables ».

« Tout ce qui est réel est rationnel », enseignait Hegel. Sans doute, cette humble phrase - tout bachelier le sait - n'est autre chose que la formule du fameux "principe de raison suffisante" ; mais au temps de la Sainte Alliance, les réactionnaires des bords de l'Elbe et du Danube y voulaient voir bien plus : la légitimation absolue de l'ordre politique et social établi. Tout ce qui est réel est rationnel. Or, du congrès de 1815 aux explosions de 1848, qu'y avait-il de plus réel en pays allemand que le terrorisme bureaucratique et policier ? - Hegel le savait bien, mais n'en était point effrayé, et même il applaudissait à la persécution des "romantiques" qui poussaient l'impiété jusqu'à substituer « leur raison individuelle à la raison générale de l'État ». Identifiant sereinement le droit avec la force, immolant sans scrupule l'individu sur l'autel du despotisme de l'État, la philosophie juridique de Hegel n'était en somme qu'une justification abstraite de M. De Metternich et de ses procédés de gouvernement (3).

La ferveur hégélienne du jeune Bakounine était si grande qu'elle l'entraîna pendant un petit nombre d'années à des apologies de l'effroyable réalité qu'avait déterminée en Russie le mysticisme réactionnaire de Nicolas Ier. Ses articles de l'époque, dans l'Observateur de Moscou, sont, à cet égard, un document probant.

Tel il était encore en 1839, lorsque Nicolas Ogaref et Alexandre Herzen rentrèrent à Moscou après plusieurs années de déportation administrative. Fils intellectuels du XVIIIe siècle français, tous deux étaient acquis à la cause des réformes sociales et aux principes d'incrédulité. Le cercle de Stankévitch s'ouvrit naturellement à ces hommes remarquables, mais la discorde y entra avec eux. Herzen, dans ses intéressants Mémoires, a retracé la "lutte désespérée" qu'Ogaref et lui-même engagèrent contre les hégéliens moscovites. Biélinisky, irrité, n'y tenant plus, partit pour Pétersbourg, où l'attendait d'ailleurs une évolution radicale. Quant à Michel Bakounine, il devint tout à coup songeur : des doutes germaient dans son esprit.

Une année passa ainsi. Puis, vers la fin de l'été de 1840, notre hégélien fut pris du besoin de changer d'air, et après avoir tâté de Pétersbourg, alla poursuivre ses études à Berlin.

On a dit qu'il se destinait alors à l'enseignement de la philosophie, avec une chaire à l'Université de Moscou comme suprême objectif.

À Berlin, où Ivan Tourgueniev (4) fut son camarade préféré, il suivit les cours de Schelling et de Werder.

C'est à ce moment qu'il eut la révélation d'un hégélianisme bien différent, dans ses conclusions pratiques de celui qui passionnait si fort à Moscou les fidèles du cercle de Stankévitch.

Hegel mort (1831), son école s'était rapidement morcelée. Aux côtés d'un centre figé dans une stricte observance, s'étaient formées une droite et une gauche dissidentes : une droite spiritualiste et conservatrice, une gauche nettement démocratique (Strauss, Michelet le Berlinoise) et, par-delà cette gauche, avec Feuerbach et Bruno Bauer, une extrême-gauche révolutionnaire et athée dont l'influence sur la jeunesse allemande ne

cessa de grandir jusqu'en 1848.

À cet hégélianisme d'avant-garde, Michel Bakounine, « purifié de ses anciens péchés », donna une adhésion passionnée. Il avait vingt-huit ans à peine ; il était un homme nouveau, prêt pour la vie nouvelle.

Ayant donc fait peau neuve, au printemps de 1842, il transporta sa résidence à Dresde. En octobre de la même année, les Annales allemandes d'Arnold Ruge publiaient une étude retentissante, - un chef-d'œuvre, notait Herzen dans son journal - la Réaction en Allemagne, fragment par un Français. Cette étude était de Michel Bakounine, masqué en Jules Elysard. Elle décrivait les divers courants (gouvernemental, historico-juridique, spéculatif enfin) de l'esprit révolutionnaire qui soufflait sur l'Allemagne et lui opposait l'idéal qui, selon l'auteur, avait été celui de la Révolution française.

La conclusion, d'une lyrique envolée, mérite d'être retenue :

« Oh ! L'atmosphère est lourde et porte la tempête en ses flancs ; c'est pourquoi nous criions à nos frères aveuglés [...] Ouvrez les yeux de l'esprit, laissez aux morts le soin d'enterrer ce qui est mort, et comprenez enfin que ce n'est pas au sein des ruines effondrées qu'il faut chercher l'esprit éternellement jeune, l'éternel nouveau-né...

Confions-nous donc à cet esprit éternel qui ne détruit et n'anéantit que parce qu'il est la source insondable et éternellement créatrice de toute existence. Le désir de la destruction est également un désir créateur » (5).

À Dresde, Bakounine se lie étroitement avec George Herwegh, le célèbre poète révolutionnaire, ainsi qu'avec le musicien Adolf Reichel. Mais la police russe l'observe et note toutes ses démarches, et bientôt la prudence la plus élémentaire lui commande de quitter l'Allemagne. Avec Herwegh, il se rend alors à Zurich (janvier 1843), où il fréquente assidûment les démocrates radicaux à la Karl Froebel et surtout les communistes groupés autour de Weitling, le tailleur écrivain (6).

Mais l'arrestation de ce dernier oblige encore Bakounine à déguerpir (juin 1843). Il passe en Suisse romande, s'arrête quelques semaines sur les bords du Léman, vagabonde longuement en Savoie et en Valais et finit, l'hiver approchant, par s'installer à Berne, où la famille du professeur Wilhelm Vogt l'accueille dans son intimité (7).

Mais il est dit qu'il ne connaîtra plus désormais de repos. Au mois de février 1845, un ordre arrive de Saint-Petersbourg qui le somme d'avoir à retourner immédiatement dans sa patrie. Il refuse d'obéir, mais du coup, il cesse d'être en sûreté sur le sol de la républicaine Helvétie.

Il gagne Bruxelles en toute hâte ; mais c'est Paris qui l'attire, et il y débarque en juillet.

Paris abritait alors une abondante colonie de réfugiés allemands : Bakounine y retrouva Arnold Ruge, il y fit la connaissance de Karl Marx, son futur adversaire dans l'Internationale. Marx et Ruge publiaient ensemble leurs Annales franco-allemandes, auxquelles succéda le Vorwaerts, et Bakounine fut de leurs collaborateurs. En même temps, il nouait des relations amicales avec Pierre Leroux, George Sand, Lamennais, tous les chefs du parti socialiste français ; avec Proudhon il se lia d'une façon très intime, et il ne contribua pas peu à initier le robuste Comtois à la philosophie de Hegel (8).

Cela n'était pas fait pour le réconcilier avec le gouvernement du tsar, dont, un beau jour du début de 1845, les foudres s'abattirent sur sa tête, ainsi que sur celle d'un de ses amis, sous la forme assez civile d'un ukase ainsi libellé :

« Attendu que les nobles Golovine et Bakounine ont publié en France des écrits révolutionnaires contre le gouvernement russe et que malgré les sommations réitérées

à eux faites, ils ne sont pas revenus dans leur patrie, ils sont déclarés déchus de tous leurs droits civiques et nobiliaires, tous les immeubles qu'ils possédaient dans l'empire seront confisqués au profit de l'État et si jamais on les retrouve sur le territoire russe, ils seront transportés en Sibérie pour y demeurer exilés tout le reste de leurs jours ».

Ces années de Paris furent utiles pour la formation intellectuelle de Bakounine Il écrivit peu (9), étudia beaucoup, les livres, les hommes, les choses. Le 29 novembre 1847, assistant au banquet commémoratif de l'insurrection polonaise, il demanda la parole. Son discours fit sensation. Il y exhortait Polonais et Russes à oublier leurs antiques querelles pour s'efforcer de concert à la destruction du tsarisme, autrement dit à « l'émancipation de tous les peuples slaves qui languissent sous le joug étranger ».

L'effet de ces paroles ne se fit pas attendre : Bakounine fut expulsé de France à la requête de l'ambassadeur russe Kisselef. En vain la presse avancée protesta contre cet acte de basse servilité ; en vain l'opposition interpella dans les deux Chambres. Non seulement l'expulsion fut maintenue, mais encore le gouvernement français, stylé par Kisselef lui-même, n'hésita pas à répandre le bruit que Bakounine n'était peut-être qu'un agent russe disgrâcié par ses employeurs, c'est-à-dire un peu intéressant personnage. De Bruxelles où il s'était rendu, Bakounine, dans une lettre à la Réforme, cria son indignation. Mais l'infâme calomnie devait trouver par la suite plus d'un complaisant.

La révolution de février survenant sur ces entrefaits, rouvrit à Bakounine les portes de la France.

Il accourut à Paris, et là, dans la chaude atmosphère de l'émeute, vécut, au dire de Herzen, les jours les plus beaux de sa vie : « Il ne quitte plus les postes des Montagnards ; il y passe ses nuits, mange avec eux et ne se lasse pas de leur prêcher le communisme et l'égalité de salaire, le nivellement au nom de l'Égalité, l'émancipation de tous les Slaves, l'abolition de tous les États analogues à l'Autriche, la révolution en permanence et la lutte implacable jusqu'à l'extermination du dernier ennemi ».

Et le rude préfet Caussidière de clamer en se frappant la poitrine : « Quel homme ! quel homme ! Le premier jour de la révolution, c'est un trésor ; le second jour, il est bon à fusiller ! ».

Cependant les soulèvements de Vienne (13 mars) et de Berlin (18 mars) attestaient la tendance du mouvement révolutionnaire à s'internationaliser. Jamais la vieille Europe n'avait paru si près d'un bouleversement général. Bakounine estima que sa vraie place n'était plus à Paris, mais parmi ses frères douloureux, les Slaves. Il partit en avril, s'arrêta successivement à Francfort, Cologne, Berlin et Leipzig, prit part à la conférence polonaise de Breslau, puis au congrès général des Slaves qui s'ouvrit à Prague le 2 juin. Ce congrès mémorable avait été réuni dans une pensée de réaction politique, mais sous l'effort de Bakounine et de ses amis, il prit une direction diamétralement opposée. Tout en combattant « avec une passion acharnée » (c'est lui-même qui le dit) le parti panslaviste, Bakounine y proclama la nécessité de détruire non seulement l'empire des Tsars, mais encore l'empire d'Autriche et le royaume de Prusse, comme incompatibles avec l'existence d'institutions démocratiques.

Quand, le 12 juin, la lutte se fut engagée dans les faubourgs de Prague entre le peuple soulevé et l'armée impériale du féroce Windischgraetz, Bakounine, plantant là le congrès, saisit un fusil et se jeta dans la mêlée. Il combattit jusqu'au dernier moment et ne consentit à s'enfuir que lorsque tout espoir fut perdu. Il réussit à gagner Breslau. L'atroce calomnie qui le représentait comme un agent du gouvernement russe l'y attendait : elle émanait du journal socialiste que Marx éditait à Cologne. Bondissant sous l'injure, Bakounine exigea des preuves ; et comme Georges Sand avait été mise

en cause par le calomniateur, il en appela à son témoignage. Celui-ci fut formel : jamais la romancière n'avait mis en doute la loyauté de caractère ni la franchise d'opinion du révolutionnaire russe. Marx, à la fin du compte, dut désavouer son informateur.

Coup sur coup, en octobre, Bakounine est expulsé de Prusse et de Saxe, mais il trouve un asile dans la petite principauté d'Anhalt, qui était alors un foyer de propagande démocratique, et c'est de là qu'il lance ce vibrant Appel aux Slaves par un patriote russe, dans lequel il préconise la fondation d'une vaste république fédérative de tous les peuples slaves. Marx, dans son journal, critiqua cette idée, faisant observer, non sans raison peut-être, qu'à la plupart des peuples slaves (Polonais et Russes mis à part) « les conditions premières [...] de l'indépendance et de la vitalité » faisaient encore défaut.

Pendant la révolution allemande approchait de son dénouement.

Au printemps de 1849, le Parlement de Francfort avait bien sans doute achevé la Constitution ; mais il se trouvait assez embarrassé de son œuvre, impuissant qu'il était à en imposer le respect aux souverains allemands. Un peu partout, il est vrai, le peuple se souleva, mais il fut partout écrasé. À Dresde, où Bakounine résidait en secret depuis la mi-avril, l'insurrection éclata le 3 mai et pendant cinq grands jours fut maîtresse de la ville. À Dresde comme à Prague, Bakounine se conduisit en héros. L'énergie de ses résolutions, sa bravoure inébranlable, son herculéenne stature éveillèrent rapidement la légende. Le 9 mai cependant, l'insurrection faiblit. Bakounine aurait voulu se jeter sur la Bohême avec tous les insurgés : il ne fut pas écouté. Alors il se retira à Chemnitz où il fut découvert et capturé, tandis que, plus heureux que lui, son compagnon, l'illustre musicien Richard Wagner réussissait à disparaître.

Il fut condamné à mort le 16 janvier 1850, en même temps que deux autres chefs de la révolution dresdoise : Heubner et Roeckel. Aucun d'eux toutefois ne fut exécuté, mais le 13 juin de la même année, Bakounine était livré à l'Autriche qui le réclamait pour sa participation à l'insurrection de Prague. Enfermé successivement à Prague et à Olmütz où ses geôliers lui infligèrent un traitement barbare, il fut pour la seconde fois condamné à mort (15 mai 1851) ; mais de nouveau une commutation de peine intervint. Et comme le gouvernement russe demandait son extradition on le conduisit à Saint-Pétersbourg.

Jeté dans la forteresse Pierre-et-Paul, au fond du lugubre ravelin d'Alexis, il y passa trois ans, au bout desquels il fut transféré dans la forteresse de Schlüsselbourg. Trois années s'écoulèrent.

Il crut toucher l'extrémité de l'humaine misère : le scorbut, la fièvre et l'insomnie brisaient lentement son corps d'athlète, mais sa fermeté demeurait inentamée :

« Je ne désirais qu'une chose, écrira-t-il plus tard, c'était de ne pas me laisser aller à la réconciliation et à la résignation, de ne changer en rien, de ne pas m'avilir au point de chercher une consolation en me trompant moi-même - de conserver jusqu'à la fin, intact, le sentiment sacré de la révolte ».

C'est seulement en mars 1857 qu'il sortit de cette tombe. Il fut interné à Tomsk, en Sibérie, où, vers la fin de l'année suivante, il épousa une jeune fille d'origine polonaise, Antonie Kwiatkowska. Peu de temps après, il recevait l'offre d'une fonction administrative à exercer en Sibérie même, offre qu'il crut devoir décliner pour ne pas perdre « sa pureté révolutionnaire ». Envoyé dans la suite à Irkoutsk (mars 1859), il eut la bonne fortune d'y retrouver, en qualité de gouverneur de la Sibérie orientale, son parent Mouravief-Amourski, au libéralisme et à la bienveillance duquel sa correspondance rend hommage. L'exil s'adouçissait peu à peu pour lui ; il était entré au service de la Compagnie du fleuve Amour et goûtait dans cet emploi l'illusion de la

liberté. Mais la disgrâce de Mouravief vint abolir soudain ses espérances de libération officielle : il résolut dès lors de se libérer lui-même.

Le 17 juin 1861, prétextant un voyage d'affaires, il quittait Irkoutsk par la voie de l'Amour et réussissait à atteindre Yokohama, puis San Francisco. Il était libre ! Le 27 décembre suivant, à Londres, il tombait dans les bras de ses vieux amis Herzen et Ogaref.

Ici dans la vie de Michel Bakounine s'ouvre une période de prodigieuse activité. Quelle énergie colossale était en cet homme que n'avaient pu dompter les cachots ni l'exil ! Tous ses instincts longtemps bridés de révolutionnaire et de révolté (il était à la fois l'un et l'autre) se déchaînèrent à nouveau, et il s'y abandonna sans contrainte, avec une sorte de volupté. « Je sens en moi, écrivait-il, une noble force ; peut-être ne me la reconnaissez-vous pas, mais j'en ai moi-même conscience. Et je ne veux pas, je ne dois pas la vouer à l'inaction ».

Il apporta dans sa tâche une ardeur singulière, une frénésie presque barbare. Douze années pleines, il ne vécut que pour agir, payant à l'occasion de sa personne, le plus souvent inspirant les autres, communiquant à tous, jeunes et vieux, un peu de sa passion, de son expérience, de son inaltérable et débordante jeunesse.

À Londres, raconte Herzen, il commença d'abord par révolutionner La Cloche (10). « Il trouvait que nous étions trop modérés, pas assez enclins aux moyens énergiques ». Et de fait, il ne tarda guère à séparer son action de celle des deux rédacteurs du fameux journal. Mais il restait, comme eux, attiré avant tout par les affaires slaves, se promettant même « de consacrer tout le reste de sa vie à la lutte pour la liberté russe, la liberté polonaise, la liberté et l'indépendance de tous les Slaves » ; et c'est dans cet état d'esprit qu'il écrivit alors (1862), en même temps que la première traduction russe du Manifeste communiste, deux brochures qui firent quelque bruit : l'une était intitulée : Aux amis russes, polonais, et à tous les amis slaves ; l'autre : la Cause populaire, Romanof, Pougatchef ou Pestel ?

Ce dernier écrit contenait à la fois un programme et un ultimatum. La Révolution russe est en marche, déclare Bakounine, et il dépend du tsar qu'elle soit pacifique ou sanglante, créatrice ou subversive. « Elle sera paisible et bienfaisante si le tsar, se mettant à la tête du mouvement populaire, entreprend, avec l'assemblée nationale, largement et résolument, la transformation de la Russie dans le sens de la liberté ; mais si le tsar veut marcher en arrière, ou s'il s'arrête aux demi-mesures, la Révolution sera terrible ».

Est-il besoin de dire que cette idée d'un tsar émancipateur et populaire n'était qu'un artifice de dialectique ? Jamais Bakounine ne s'est fait illusion au point d'attendre d'un tsar la réalisation du programme qui était alors le sien : assemblée constituante, démocratie et self-government communal, union de tous les Slaves sous un même drapeau.

Il terminait sa brochure en ces termes :

« Nous avons dit où nous voulons aller ; nous avons dit avec qui nous marcherions : avec personne autre que le peuple. Reste à savoir qui nous suivrons. Suivrons-nous Romanof, Pougatchef ou un nouveau Pestel, s'il s'en rencontre (11) [...] Nous sommes les amis de la cause populaire russe, de la cause slave. Si le tsar est à la tête de cette cause, nous le suivrons ; mais s'il se met contre elle, nous serons ses ennemis [...] Cette question se décidera bientôt, et alors nous saurons ce que nous devons faire ».

Ainsi, en 1862, et dans les années suivantes, Bakounine nous apparaît comme un révolutionnaire slave, préoccupé par-dessus tout de questions politiques et nationales ; il n'a pas rompu encore avec la tradition de Quarante-huit, et le mouvement ouvrier dont l'Association internationale des travailleurs va, à partir de 1864, devenir

l'expression vivante, lui demeure encore ignoré ; ce sera seulement en 1868 que purifié de ses illusions démocratiques, il se résoudra enfin à « marcher sur la grande route de la Révolution économique » (12).

L'insurrection polonaise éclata sur ces entrefaits. Bien qu'il en connût le caractère foncièrement nationaliste et aristocratique, Bakounine ne put s'empêcher d'y applaudir : le 21 février 1863, il s'embarquait pour Stockholm, d'où il espérait pouvoir passer en Lithuanie. Mais l'expédition de Lapinski, organisée à Londres pour porter secours à l'insurrection, échoua lamentablement, et les efforts de Bakounine pour déterminer une intervention suédoise restèrent infructueux. L'insurrection fut littéralement écrasée et la répression égala en horreur tragique les pires spectacles de l'histoire.

Déçu dans ses espérances d'une conflagration révolutionnaire du monde slave, Bakounine regagna Londres, où il eut avec Marx une rencontre qui devait être la dernière ; il passa ensuite en Italie, qu'il trouva tout entière secouée du grand frisson de l'Unité, et où, après un second voyage en Suède, il se décida à venir se fixer (1864). Il habita successivement Florence et Naples.

Dans ce milieu si nouveau pour lui, il se mit aussitôt à l'œuvre. Il avait été, à Londres, l'ami de Mazzini et il l'était resté. Pourtant, il ne pouvait songer à unir son action à celle du grand républicain mystique qui avait pris pour devise : Dieu et le Peuple ; et comme il fallait être nécessairement pour ou contre Mazzini, il prit le parti d'être contre et d'opposer à son dogmatisme gouvernemental, propriétaire et religieux, un programme nettement socialiste et révolutionnaire. C'est dans ce but qu'avec quelques amis italiens, il créa une organisation secrète dont les membres s'appelaient frères et qui semble avoir successivement porté les noms d'Alliance de la démocratie sociale, d'Alliance des révolutionnaires socialistes et, finalement, - quand elle comprit des frères de tous les pays - de Fraternité internationale. Elle avait pour programme : l'athéisme, la négation de toute autorité politique, la propriété collective et le fédéralisme, programme au nom duquel elle livra aux idées mazziniennes un combat acharné.

C'est en vue d'exposer publiquement les idées des Frères internationaux que Bakounine se rendit en septembre 1867, à Genève, au premier congrès de la Ligue de la Paix et de la Liberté. Son discours lui valut la sympathie générale et il fut élu membre du comité de la nouvelle Ligue.

Il s'installa à Clarens, sur les bords du lac Léman, d'où il pouvait se rendre facilement aux séances du comité. Toute l'année, il lutta pied à pied contre le démocratism bourgeois de ses collègues, sans réussir à les convaincre. Au congrès de 1868, qui se tint à Berne, au siège même de la Ligue, il ne fut pas plus heureux. C'est en vain qu'il démontra que la liberté et la paix, but de la Ligue, ne trouveraient de fondement solide que dans la justice sociale, dans le socialisme. Ses propositions furent repoussées. Il comprit qu'il n'avait plus rien à faire dans ce milieu borné, et se retira aussitôt pour fonder, avec quelques amis, (13) l'Alliance internationale de la démocratie socialiste, laquelle eut à son programme : l'athéisme, la suppression du droit d'héritage comme moyen d'amener l'abolition des classes et de la propriété individuelle, l'instruction intégrale des enfants des deux sexes, le rejet de toute alliance réactionnaire et de toute action politique « qui n'aurait pas pour but immédiat et direct le triomphe de la cause des travailleurs contre le capital », la dissolution de l'État politique « dans l'union universelle des libres associations tant agricoles qu'industrielles », la solidarité internationale des travailleurs et « l'association universelle de toutes les associations locales par la liberté ».

Le premier acte de l'Alliance fut d'adhérer en bloc à l'Internationale.

Il y avait en 1868, quatre ans que celle-ci existait, mais ses débuts avaient été obscurs et difficiles. À l'origine, petits bourgeois et prolétaires s'y étaient coudoyés, fraternisant dans un socialisme sentimental et confus. Le premier congrès (Genève, 1867) avait fait preuve d'une extrême modération. Mais dès l'année suivante, au congrès de Lausanne, la question de la propriété collective avait été posée ; elle venait d'être résolue tout récemment, au congrès de Bruxelles, où trente voix contre quatre avaient voté la mise en commun du sol et du sous-sol, des chemins de fer et des voies de communication. En même temps, la force numérique et l'autorité morale de l'Internationale croissaient dans tout l'Occident.

Il est indubitable que l'idée d'adhérer en bloc à l'Internationale était de la part de l'Alliance une idée tout à fait malheureuse qui ne pouvait manquer d'éveiller contre Bakounine la défiance et le soupçon du Conseil général de l'Association et, tout spécialement, de Karl Marx, son constant inspirateur. L'Alliance en effet prétendait conserver dans l'Internationale son organisation et son programme propres. Prétention insoutenable et qui parut telle à la grande majorité des socialistes (14). Le Conseil général refusa d'admettre l'Alliance comme il avait précédemment refusé d'admettre la Ligue de la Paix et de la Liberté. L'Alliance alors déclara qu'elle cessait d'exister et invita ses groupes à entrer dans l'Internationale. C'est ce que fit notamment le groupe genevois où dominait Bakounine. Il entra dans l'Association sous le nom de Section de l'Alliance, et ce fut à son sujet qu'en avril 1870, socialistes de Genève et socialistes du Jura se divisèrent, les premiers refusant d'admettre l'Alliance dans la Fédération romande et les seconds protestant contre cette exclusion.

Bakounine n'avait pas attendu d'être sorti de la Ligue de la Paix pour entrer dans l'Internationale : depuis juillet 1868, il appartenait à la section centrale de Genève, l'une des plus puissantes de l'Association, que la part qu'elle venait de prendre à la grande grève du bâtiment avait mise en pleine lumière. Libre du côté de la Ligue, et voulant s'associer intimement à la vie des socialistes genevois, il s'installa à Genève (septembre 1868).

En ce temps-là, on travaillait beaucoup dans les sections de la Suisse romande. Les résolutions de Bruxelles sur la propriété avaient frappé les esprits, et bientôt Genève, le Locle et Saint-Imier comptèrent des collectivistes convaincus. Bakounine, à la tête de sa Section de l'Alliance, exerça de suite une influence décisive. Nouveau venu dans le monde ouvrier, il s'y était trouvé immédiatement à l'aise, car il était peuple jusqu'au fond de l'âme. Par Ch. Perron et Paul Robin, à Genève, par James Guillaume et Adhémar Schwitzguébel dans le Jura, sa conception fédéraliste et libertaire du socialisme se répandait rapidement. À tous ceux qui l'approchaient, il communiquait l'électricité de son enthousiasme révolutionnaire. Devenu le principal rédacteur de l'Égalité, organe de la Fédération romande, il y donna (été de 1869) plusieurs séries de brillants articles qui sont assurément le meilleur de son œuvre écrite : les Endormeurs, la Montagne, le Jugement de M. Coullery, l'Instruction intégrale, la Politique de l'Internationale, et la Coopération ; à peu près dans le même temps, il adressait au Progrès du Locle des Lettres sur le Patriotisme pleines d'analyses audacieuses (15).

En septembre 1869 se tint, à Bâle, le quatrième congrès de l'Internationale. Bakounine s'y rendit au nom des ouvriers socialistes de Lyon et des mécaniciens de Naples. À une forte majorité, le congrès, confirmant les décisions de Bruxelles, se prononça pour l'abolition de la propriété individuelle du sol. Au cours de la discussion qui avait précédé le vote, Bakounine, dans un discours remarqué, s'était affirmé collectiviste révolutionnaire et partisan de la destruction de l'État.

Il reprit la parole dans le débat sur le droit d'héritage pour combattre la thèse du conseil général, c'est-à-dire la propre thèse de Marx.

Tandis que le conseil général concluait à l'impossibilité de toucher au droit d'héritage, autrement que pour en tempérer l'exercice par voie législative, tant que subsisterait la propriété individuelle, Bakounine voyait dans la suppression de ce droit un moyen d'affaiblir le droit de propriété lui-même, une propriété qui cesse d'être héréditaire cessant du même coup d'être propriété pour se muer en simple possession.

Quel que fût le respect qu'inspirait à tous les délégués le génie de Karl Marx, la proposition du conseil général essuya un échec. C'est à Bakounine que la commission donna raison ; et si le congrès n'adopta pas sa proposition, du moins lui accorda-t-il la majorité relative : 32 voix, tandis que la proposition marxiste n'en obtenait que 19.

C'était plus que Marx, ce dieu irritable et jaloux, n'en pouvait supporter.

Il n'avait jamais aimé Bakounine, dont l'activité antérieure, entachée qu'elle était de démocratisation et de nationalisme, ne pouvait évidemment lui plaire, et dont le caractère contrastait si fort avec le sien : il le détesta désormais comme un adversaire et commença contre lui, à coups de calomnies et de libelles, une de ces redoutables guerres où il excellait (16). Depuis le banquet polonais de 1847, d'implacables adversaires, des marxistes le plus souvent, n'avaient cessé de poursuivre Bakounine de leurs diffamations empoisonnées.

C'est ainsi qu'à la veille du congrès de Bâle, Liebknecht colportait encore le vieux mensonge : Bakounine, agent russe. Cité, à Bâle même, devant un tribunal d'honneur, Liebknecht dû reconnaître avoir « agi avec une légèreté coupable », - ce qui n'empêcha pas, quelques mois plus tard, un autre marxiste, Moritz Hess, d'écrire que Bakounine avait été à Bâle l'agent des panslavistes : nouvelle perfidie que Marx lui-même devait bientôt reprendre en l'aggravant encore (17).

C'est après le congrès de Bâle que Bakounine quitta Genève pour s'établir à Locarno (Tessin), au bord du lac Majeur. Ce départ (30 octobre) fut un vrai malheur pour l'Internationale genevoise, qui ne tarda pas à tomber au pouvoir d'une coterie de politiciens ayant à sa tête le Russe Outine, un fort triste personnage qui préludait alors au reniement le plus abject par ses intrigues les plus malpropres. Outine était en Suisse l'agent zélé de Marx, et ses menées devaient avoir pour conséquence de briser l'unité de la Fédération romande et d'engendrer entre Genève et le Jura un conflit retentissant et fatal.

Cependant, dans sa solitude de Locarno, Bakounine s'était mis à traduire en russe pour un éditeur de Saint-Petersbourg, le gros livre de son adversaire, le Capital. La besogne avançait, quand, en janvier 1870, un jeune Russe, dont il avait déjà reçu la visite l'année précédente à Genève, vint de nouveau frapper à sa porte.

Il se nommait Netchaïef et s'était enfui de Russie, traqué par les gendarmes du tsar. C'était un révolutionnaire d'une espèce étrange et redoutable, un homme tel que la seule Russie est capable d'en produire. Un fanatisme sauvage, le fanatisme du désespoir, bouillonnait en son âme aveuglée. Ayant assisté à la destruction de l'organisation occulte qu'il avait réussi à créer en Russie, il s'était juré de reprendre la lutte dans un esprit d'extermination implacable. Haïssant le monde, sûr d'en être haï, Netchaïef rejetait, comme autant de préjugés vulgaires, toute obligation, toute bonne foi, tout scrupule, et, froidement, s'était fait un système de la violence, du mensonge et de l'hypocrisie.

Il se présenta à Bakounine comme le représentant du Comité révolutionnaire russe, et par cette « immense énergie » qui était son trait dominant, l'impressionna vivement. Il lui dit que la Russie était à la veille d'une révolution formidable à laquelle il fallait se préparer en hâte. Puis sous prétexte que l'heure n'était plus à l'érudition, mais à l'action, il le persuada d'abandonner le Capital pour se vouer entièrement aux affaires russes : lui, Netchaïef, se chargeait d'arranger la chose auprès de l'éditeur.

Bakounine se laissa convaincre et docilement se mit à rédiger quelques brochures de propagande à destination de la Russie (entre autres un appel Aux officiers de l'armée russe), puis quand, au printemps suivant, le bruit de l'arrestation de Netchaïef courut dans la presse suisse, il lança, en français, un petit écrit alerte et substantiel qu'il intitula spirituellement : Les Ours de Berne et l'Ours de Saint-Pétersbourg (18).

Mais entre Bakounine et Netchaïef, entre ces deux hommes dont l'énergie était égale et qui, malgré tout, tendaient au même but, il y avait au fond un abîme. Le machiavélisme furieux de Netchaïef, son autoritarisme implacable, la perversité voulue de ses moyens répugnaient à l'âme généreuse et loyale du vieux révolutionnaire. La rupture devint inévitable : elle eut lieu en juillet 1870 (19). À cette date, du reste, l'esprit de Bakounine n'était plus aux affaires russes : la guerre franco-allemande venait d'éclater.

Les premières victoires prussiennes l'exaspérèrent : d'instinct, il haïssait dans Bismarck le champion déclaré de la réaction européenne. Aussi embrassa-t-il passionnément la cause de la France, surtout lorsque l'Empire ayant été anéanti en fait, il ne resta plus en face des armées allemandes que le peuple français. Ce peuple, le plus révolutionnaire qui fut au monde, allait-il accepter que la défaite de ses maîtres devînt sa propre défaite ? Allait-il accepter le despotisme abject du sabre et de la botte ? On le disait, mais le vieux Bakounine se cabrait à la seule pensée d'un tel crime, de lèse-humanité plus que de lèse-patrie. Et dans la fièvre de ce mois d'août sanglant, il écrivit, d'une plume débridée, ses Lettres à un Français sur la crise actuelle.

C'était un véhément appel à la révolution sociale, au « soulèvement spontané, formidable, passionnément énergique, anarchique, destructif et sauvage des masses populaires sur tout le territoire de la France », et c'était en même temps un programme complet d'insurrection et de défense (20). Le plan de Bakounine était d'utiliser le patriotisme héréditaire des masses à la réalisation de l'idéal révolutionnaire.

Le 31 août, il écrivait à Ogaref : « si la révolution sociale ne sort pas directement de la guerre actuelle, le socialisme sera pour longtemps perdu dans l'Europe entière ».

N'étant pas homme à prêcher sans agir, sitôt les Lettres terminées, il prit le train pour Lyon où l'appel de quelques internationaux amis l'avait décidé à « porter ses vieux os ». Il y arriva le 15 septembre. Le surlendemain, le Comité du salut de la France était constitué. Le 26 septembre, une affiche rouge, signée du Comité appelait les Lyonnais aux armes et proposait à leur ratification les mesures suivantes : Déchéance de l'État, de la bureaucratie et des tribunaux ; suspension du paiement des impôts, des hypothèques et des dettes privées ; formation dans toutes les communes de Comités de salut analogues à celui de Lyon ; réunion d'une Convention nationale chargée de repousser l'invasion.

Le 28 septembre, à midi, le peuple s'emparait de l'hôtel de ville dont il mit les autorités à la porte. Mais l'indécision de quelques-uns des chefs, la lâcheté de certains autres et, brochant sur le tout, la trahison du "général" Cluseret paralysèrent en un instant l'œuvre insurrectionnelle. En vain Bakounine pressa-t-il ses amis d'agir sans perdre une minute, de « frapper la réaction à la tête » : il ne fut pas écouté. Une fois de plus, le peuple ne sut pas profiter de sa victoire. Vers cinq heures, la réaction, revenue en forces, réoccupait l'hôtel de ville. Arrêté, puis délivré par miracle, Bakounine partit pour Marseille « le cœur plein de tristesse et de prévisions sombres ». À Marseille, il se tint caché près d'un mois, écrivant lettres sur lettres, ne cessant d'exciter ses amis à reprendre les armes pour un nouvel effort. Enfin, le 24 octobre, jugeant sa présence inutile dans un pays qui semblait résigné aux pires abdications, il s'embarqua pour Gênes, d'où il rentra à Locarno.

Il passa dans cette lointaine petite ville cinq mois d'amère solitude et de pauvreté

indicible, composant pour faire suite aux Lettres à un Français, un livre intitulé l'Empire knouto-germanique et la Révolution sociale, et dont seule la première partie a été publiée de son vivant (21).

Le 18 mars 1871, la Commune était proclamée dans Paris. Durant soixante-dix jours, les socialistes de tous les pays assistèrent, le cœur battant tout à tour d'allégresse et d'angoisse, au déroulement de ce drame grandiose. Et Bakounine, soudain réconforté, écrivait à son ami Ogaref (16 avril) : « On est enfin sorti de la période de la phrase pour entrer dans celle de l'action. Quelle que soit l'issue, ils sont en train de créer un fait historique immense. Et pour le cas d'un échec, je ne désire que deux choses : 1° que les Versaillais n'arrivent à vaincre Paris qu'avec l'aide ouverte des Prussiens ; 2° que les Parisiens en périssant fassent périr avec eux la moitié au moins de Paris. Alors, malgré toutes les victoires militaires, la question sociale sera posée comme un fait énorme et indiscutable ».

Le 27 avril, il était au milieu des Jurassiens, prêt à franchir lui aussi la frontière de France. Mais les événements ne le lui permirent pas. La Commune succomba : du moins donna-t-elle dans sa chute l'inoubliable spectacle d'un peuple qui ne veut pas survivre à sa défaite et pour qui la mort, derrière la barricade ensanglantée, est encore une libération.

La grandeur de cette fin frappa les imaginations comme un chant d'épopée. Le socialisme, désorganisé par la guerre, dut à la Commune écrasée un renouveau d'énergie et d'espoir. Pouvait-on désespérer d'une cause à laquelle des milliers d'existences s'étaient sacrifiées ? Bakounine reprit le chemin de Locarno, ayant recouvré toute sa confiance, et bientôt, contre Mazzini qui invectivait les vaincus, il lança cette Réponse d'un International où il saluait en paroles émouvantes ceux qui étaient morts « en défendant la cause la plus humaine, la plus juste, la plus grandiose qui se fut jamais produite dans l'histoire ». La jeunesse italienne applaudit Bakounine, et lui, sûr cette fois d'être entendu, écrivit alors la Théologie politique de Mazzini et l'Internationale, qui est un de ses meilleurs ouvrages.

C'est de cette polémique anti-mazzinienne qu'est sorti en quelque sorte le parti socialiste italien. Aussi lorsque les sections internationales de la péninsule se formèrent, l'année d'après, en fédération italienne, s'empressèrent-elles d'envoyer à Bakounine une adresse de reconnaissante sympathie.

Cependant le conflit déchaîné par Outine entre les socialistes de Genève et ceux du Jura sur la question de l'admission du groupe de l'Alliance dans la Fédération romande (avril 1870) ne s'était nullement apaisé, et le Conseil général en prenant parti pour les Genevois d'Outine n'avait fait qu'aggraver la querelle. En d'autre temps, les Jurassiens eussent fait appel à l'Internationale elle-même. Mais la guerre avait empêché le congrès de 1870 d'avoir lieu. Le congrès de l'année suivante n'en était que plus impatientement attendu ; aussi la déception fut-elle grande lorsque le Conseil général, conformément d'ailleurs à son droit, décida de ne réunir en 1871 qu'une simple conférence privée.

Celle-ci se tint à Londres dans le courant de septembre, se montra plus déférente aux désirs du Conseil que n'eût fait un congrès. Elle approuva tout d'abord sa conduite dans la question romande. Puis s'appropriant une idée spécialement marxiste, elle édicta que « la constitution du prolétariat en parti politique est indispensable pour assurer le triomphe de la révolution sociale » et que « le mouvement économique et l'action politique de la classe ouvrière sont indissolublement unis ».

En outre, la conférence autorisa le Conseil général à ne pas convoquer, s'il le jugeait bon, le congrès de 1872 et à le remplacer par une nouvelle conférence.

Ces résolutions causèrent un peu partout une irritation qui ne fut nulle part aussi vive

que chez les internationaux jurassiens atteints dans leurs convictions les plus chères. Aussi est-ce du Jura que partit le courant protestataire. Le 12 novembre 1871, un congrès régional se réunit à Sonvillier.

Après avoir constitué la Fédération jurassienne, de glorieuse mémoire, il résolut d'adresser à toute l'Internationale une circulaire réclamant la convocation d'un congrès général « pour maintenir le principe de l'autonomie des sections et faire rentrer le Conseil général dans son rôle normal, celui d'un simple bureau de correspondance et de statistique ».

À Londres, on essaya d'abord de la résistance. Aux protestations venues de partout, Marx répondit par un vénéneux libelle, les Prétendues scissions dans l'Internationale, où Bakounine était de nouveau diffamé (1872). Il va sans dire que Bakounine était accusé d'avoir fomenté les désordres dont souffrait l'Internationale. Finalement, le Conseil dut céder : le congrès fut convoqué à La Haye pour le 2 septembre. Aucune manœuvre (la preuve en est faite aujourd'hui) ne fut épargnée par les marxistes pour abattre définitivement l'opposition : ils y parvinrent sans trop de peine, à l'aide d'une majorité truquée qui vota tout ce qu'ils voulurent. Bakounine était absent, retenu à Zurich par la propagande russe. Après une parodie d'enquête et de jugement, il fut exclu de l'Internationale pour avoir créé « une société appelée l'Alliance ayant des statuts complètement différents » [de ceux de l'Internationale], et son ami James Guillaume qui, lui, n'avait jamais appartenu à l'Alliance, fut exclu avec lui.

Les proscriptionnaires allèrent plus loin. Il ne leur suffisait pas d'exclure Bakounine ; ce qu'ils voulaient, c'était le déshonorer. Ils l'accusèrent d'escroquerie et de chantage. D'où venait cette accusation ?

On a vu qu'en 1870, Netchaïef, pour décider Bakounine à interrompre la traduction russe du Capital, lui avait promis d'arranger l'affaire avec l'éditeur auquel cette traduction était destinée et dont Bakounine avait reçu un premier acompte.

Que fit Netchaïef ? Au nom du mystérieux Comité révolutionnaire dont il se disait le représentant, il écrivit à l'étudiant Lioubavine qui avait servi d'intermédiaire entre Bakounine et l'éditeur, une lettre lui annonçant que le vieux révolutionnaire avait suspendu son travail et le menaçant de la vindicte du Comité au cas où il s'aviserait de se plaindre. Cette lettre avait été écrite à l'insu de Bakounine. Mais Marx, en ayant appris l'existence et ayant réussi à se la procurer, la produisit secrètement devant la commission d'enquête du congrès de La Haye en l'attribuant à Bakounine, malgré que Lioubavine l'eût mis expressément en garde contre une telle attribution.

Ainsi pour débarrasser l'Internationale d'un adversaire détesté, Marx sans hésitation tentait de le déshonorer. L'histoire heureusement a fait justice des diffamations marxistes ; et Ed. Bernstein, le social-démocrate allemand, l'ancien ami de Marx, en publiant récemment divers documents relatifs à l'accusation portée contre Bakounine, a pu dire avec juste raison : « Au point de vue purement humain, Bakounine apparaît incontestablement sous un jour plus favorable que son adversaire ; même celui qui croit que Marx défendait dans cette querelle les intérêts du mouvement ouvrier, lesquels n'admettaient aucune concession sentimentale, ne peut s'empêcher de regretter que Marx n'ait pas mené cette lutte avec d'autres moyens et dans d'autres formes » (22).

L'Internationale, d'ailleurs, ne sut aucun gré à Marx du zèle vraiment outré qu'il avait mis à la défendre - contre un homme qui ne la menaçait pas. Presque tout entière, elle refusa de ratifier les décisions votées à La Haye et de reconnaître le nouveau Conseil général. Dès le 15 septembre, à Saint-Imier, les anti-autoritaires réunis en congrès international levèrent l'étendard de la révolte. Ils en profitèrent pour accentuer encore leur opposition théorique à certains points de vue de la doctrine marxiste. Celle-ci

faisait de la conquête du pouvoir politique le premier devoir de la classe ouvrière ; les anti-autoritaires affirmèrent, eux, que le premier devoir du prolétariat était la destruction de tout pouvoir politique.

L'idée anarchiste était née.

L'année suivante, un congrès général où les sept fédérations européennes de l'Internationale étaient représentées, se réunit à Genève : il réorganisa l'Association sur la base de l'entière autonomie des sections et supprima le Conseil général. Mais Bakounine n'y assista pas. Il était alors dans sa soixantième année et pris d'une grande fatigue, n'aspirait plus qu'au repos. Au lendemain du congrès de Genève, en octobre 1873, il adressa à ses amis de la Fédération jurassienne sa démission de l'Internationale. Il motivait sa retraite :

Par ma naissance et par ma position personnelle, non sans doute par mes sympathies et mes tendances, je ne suis qu'un bourgeois et comme tel, je ne saurais faire autre chose parmi vous que de la propagande théorique. Eh bien, j'ai cette conviction que le temps des grands discours théoriques, imprimés ou parlés, est passé. Dans les neuf dernières années on a développé au sein de l'Internationale plus d'idées qu'il n'en faudrait pour sauver le monde, si les idées seules pouvaient le sauver, et je défie qui que ce soit d'en inventer une nouvelle.

Le temps n'est plus aux idées, il est aux faits et aux actes. Ce qui importe avant tout, aujourd'hui, c'est l'organisation des forces du prolétariat. Mais cette organisation doit être l'œuvre du prolétariat lui-même. Si j'étais jeune, je me serais transporté dans un milieu ouvrier, et partageant la vie laborieuse de mes frères, j'aurais également participé avec eux au grand travail de cette organisation nécessaire.

Bakounine se retira alors à proximité de Locarno, dans une villa qu'un de ses amis d'Italie, le pur et généreux Carlo Cafiero, avait mise à sa disposition, la Baronata. Pourtant, le vieux révolutionnaire ne put se résoudre tout de suite à l'inaction. Une année ne s'était pas écoulée qu'il se rendait à Bologne, où une tentative insurrectionnelle avait été préparée par ses amis. On a dit qu'il y était allé, poussé par le désir de mourir en combattant et de donner ainsi à son existence militante la conclusion qu'elle appelait. Mais la tentative échoua (août 1874) et Bakounine, las et déçu, regagna Locarno. Malheureusement Cafiero était entièrement ruiné et la Baronata dut être mise en vente (23).

De plus en plus souffrant, Bakounine s'installa à Lugano. C'est là que dans la solitude, le silence et la pauvreté, il passa ses deux dernières années. Il avait définitivement, cette fois, renoncé à la politique et ne voyait plus qu'à de longs intervalles ceux qui avaient été ses amis les plus chers.

Vers le milieu de juin 1876, son mal empirant tous les jours, il fit le voyage de Berne pour s'y faire soigner par son vieil ami, le docteur Adolf Vogt. Mais il n'y avait plus pour lui désormais de remède : il s'éteignit sans souffrance dans la journée du 1er juillet.

Ses obsèques eurent lieu le surlendemain. Il fut inhumé dans le cimetière de Berne sous une humble pierre où l'on peut aujourd'hui encore déchiffrer son nom. Ses amis étaient accourus de tous les points de la Suisse pour lui rendre les derniers devoirs. Trois compagnons de la Fédération jurassienne, Adhémar Schwitzguébel, James Guillaume et Elisée Reclus, prononcèrent chacun quelques paroles d'adieu ; puis Joukovsky parla au nom des Slaves, Paul Brousse au nom des Français, Salvioni au nom des Italiens, Betsien au nom des prolétaires allemands. « Dans une réunion qui eut lieu après la cérémonie, un même vœu sortit de toutes les bouches : l'oubli, sur la tombe de Bakounine, de toutes les discordes purement personnelles, et l'union, sur le

terrain de la liberté, de toutes les fractions du parti socialiste des deux mondes » (24).

L'homme et l'œuvre

C'est maintenant la physionomie morale de l'homme qu'il nous faut tâcher d'esquisser.

On ne peut évoquer Bakounine sans qu'un mot de Biélinisky revienne à la mémoire : « Michel Bakounine a beaucoup péché, il a commis bien des erreurs, mais il porte en lui une force qui efface tous ses défauts personnels, - c'est le principe de l'éternel mouvement qui gît au fond de son âme ».

Ce qui frappe en effet le plus dans Bakounine, ce qui fait à la fois son charme et sa grandeur, c'est une puissance héroïque de renouvellement, de rayonnement, de vie qui n'a jamais appartenu qu'à lui. Un écrivain russe l'a défini : un immortel printemps. Il a vécu quarante années d'une existence tumultueuse et intense, où l'action complétait sans cesse la pensée, et il a suscité partout autour de lui l'ardente volonté de vivre.

L'influence qu'il a exercée a été étendue autant que profonde. Parmi tant d'agitateurs que compte le dernier siècle, auquel peut-on le comparer ? Blanqui n'était que Français, ne songeait qu'à la France ; Lassalle n'était qu'Allemand, Mazzini qu'Italien. Mais Bakounine, son activité révolutionnaire et conspiratrice s'est déployée sur l'Europe entière. Nul ne fait mieux comprendre ces mots de Dostoïevski : « Nous autres, Russes, nous avons tout au moins deux patries : la Russie et [...] l'Europe, même lorsque nous nous intitulons slavophiles [...] Notre mission [...] doit être universellement humaine. Elle doit être consacrée au service de l'humanité, non pas seulement de la Russie, non pas seulement du monde slave, du panslavisme, mais au service de l'humanité entière ».

Bakounine, sans cesser à aucun moment d'être Russe, a été toute sa vie au service de l'humanité. Il a pris part à deux révolutions françaises, aux révolutions allemandes de 1848-1849 ; en Italie et en Espagne, le socialisme lui a dû quelque dix ans d'un vigoureux essor ; plus que personne, il a aidé les Jurassiens « à mettre de l'ordre dans leurs idées et à formuler leurs aspirations » (25) ; il a été l'initiateur réel du mouvement qui, après 1870, porta la jeunesse socialiste russe vers le peuple ; et comment oublier enfin que c'est au cours de sa grande lutte contre les "communistes allemands" que le drapeau de l'anarchisme - c'est-à-dire du socialisme révolutionnaire, anti-politique et ouvrier - fut déployé pour la première fois ?

« Il était de ceux à qui l'on se donne et pour qui l'on se dévoue », a écrit Victor Dave (26) ; et Mme A. Bauler a pu dire de son côté : « Je voyais que sa force était dans le pouvoir de prendre possession des âmes humaines. Sans aucun doute, tous ces hommes qui l'écoutaient étaient prêts à tout à sa moindre parole » (27).

Cet extraordinaire prestige lui venait pour une part de sa taille gigantesque, de son masque énergique et noble où il y avait du Mirabeau et du Danton - « un titan à tête de lion avec un superbe hérissément de crinière » (28). Avec cela une vitalité merveilleuse qui ne trouvait à s'épancher que dans l'action et qui entraînait derrière lui les tièdes et les timides.

Il réunissait en lui ces belles facultés humaines : l'intuition, l'intelligence, la volonté. Ajoutez-y les qualités du caractère : la bonté la plus affectueuse, une vaste générosité, un enthousiasme sans mélange, une invincible confiance dans les événements et les hommes. Ses amis célébraient la simplicité de ses mœurs, la cordialité de son commerce, la franchise de son langage. « Dans toutes ses manières [c'est Herzen qui parle], il y a quelque chose d'enfantin, de franc et de simpliste qui lui donne un

charme particulier et qui attire vers lui tout le monde - les faibles et les forts. Il n'y a que les gens imbus d'affectation et d'orgueil qui s'en éloignent ».

Avec ses qualités et ses défauts, Bakounine était essentiellement l'homme de l'action. Il a réalisé plus brillamment que personne le type classique de l'agitateur : remueur d'idées et remueur de foules. Il fut un orateur entraînant et un conférencier persuasif. Par contre, il eut peu d'un véritable écrivain : il y a dans ses ouvrages des morceaux d'une heureuse venue, mais c'est l'ensemble qui pêche. On sent trop que tout cela a été composé en vue d'une action immédiate avec la préoccupation de faire vite et d'arriver à temps. Presque aucun des nombreux ouvrages qu'il a commencés n'a d'ailleurs été achevé.

Le penseur vaut mieux que l'écrivain, mais encore n'en faut-il pas exagérer le prix. Malgré sa haute intelligence et l'étendue de sa culture, Bakounine s'est montré peu capable de discipliner son esprit et d'ordonner une pensée naturellement abondante et touffue. Il a remué énormément d'idées, mais il en est assez peu, parmi elles, qui lui soient propres ; sa mission à lui, c'était de faire un sort aux idées des autres. Il a été par sa propagande un vulgarisateur de la plus rare puissance, - et ce n'est pas un médiocre éloge.

Son socialisme, qui datait de 1842, n'a évolué qu'avec une extrême lenteur. C'était, tout à l'origine, un ensemble d'aspirations idéalistes à la réalisation d'un monde nouveau. Ce fut ensuite le socialisme démocratique et nationaliste tel qu'il avait cours vers 1848. Enfin, beaucoup plus tard, Bakounine, comprenant que « les entreprises, soit nationales, soit exclusivement politiques », ne pouvaient aboutir qu'à fortifier la domination bourgeoise, adhéra au programme de l'Internationale et ne voulut plus connaître d'autre patrie que le prolétariat.

Il apporta au mouvement ouvrier l'appoint de son énergie formidable, de son audace "endiablée", de sa pratique de vieux lutteur et - qualités plus précieuses encore - sa passion de la liberté, sa haine de la tyrannie, quelle qu'elle fût, sa répugnance instinctive pour le doctrinarisme qui entrave, avec l'indépendance de l'esprit, l'intelligence de l'action.

Un des premiers en son temps, il était arrivé à cette notion méritoire « que la liberté sans le socialisme, c'est le privilège, l'injustice, et que le socialisme sans liberté, c'est l'esclavage et la brutalité ». Loin donc de sacrifier, comme tant d'autres, la liberté au socialisme, il fit de l'anéantissement du principe d'autorité le but de la révolution sociale.

Sa négation de l'État et son affirmation du fédéralisme libertaire sont incontestablement d'origine proudhonienne. M. Hubert Bourgin estime que Bakounine doit au profond penseur de l'Idée générale de la Révolution au XIXe siècle une bonne moitié de ses idées : il lui doit en tout cas ces deux-là.

Mais Bakounine dépassa Proudhon sur un point capital. Sans s'arrêter aux imprécations fulminées par le maître contre le communisme, il crut à la possibilité d'unir la propriété commune et la liberté individuelle, la communauté et la fédération. Il estima qu'on pouvait être à la fois communiste et anti-autoritaire, et c'est dans ce sens qu'il se qualifia lui-même de collectiviste, mot nouveau désignant une chose nouvelle. Le collectivisme, autrement dit le communisme anti-autoritaire, est une idée purement bakouninienne.

Mais Bakounine ne se rattache pas seulement à Proudhon ; il y a dans sa pensée toute une partie marxiste.

- Quoi ! Bakounine marxiste ?

- Certainement !

Il y a, en effet, dans le marxisme autre chose que l'idée de la conquête du pouvoir

politique par la classe ouvrière.

Ce qu'il y a, en lui, d'essentiel, c'est en premier lieu son point de départ : la constatation de l'antagonisme qui divise les classes ; c'est ensuite l'idée de l'organisation ouvrière en vue de la lutte économique ; et c'est enfin l'idéal de l'abolition des classes par la victoire du prolétariat sur la bourgeoisie.

Or, ce sont là les idées qu'à partir de 1868, on rencontre le plus communément chez Bakounine. Dira-t-on qu'il en ignorait l'origine ? On ne saurait l'admettre : chaque fois qu'il en a eu l'occasion, Bakounine, avec sa loyauté parfaite s'est proclamé le disciple théorique de Marx. Il l'a écrit à Marx lui-même dans une lettre de 1868 : « Je fais maintenant ce que tu as commencé à faire, toi, il y a plus de vingt-cinq ans [...] Tu vois, mon cher ami, que je suis ton disciple, et je suis fier de l'être ». Il l'a écrit à Herzen, qui lui avait reproché de conférer à Marx le titre de géant.

Je donnerai un important passage de cette dernière lettre, car elle est très caractéristique de la magnanimité de Bakounine, toujours prêt à sacrifier ses propres ressentiments à la cause commune.

« Je n'ignore pas que Marx a été l'instigateur et le meneur de toute cette calomnieuse et infâme polémique qui a été déchaînée contre nous. Pourquoi l'ai-je donc ménagé ? J'ai fait plus que cela, je l'ai loué, je lui ai conféré le titre de géant. Pour deux raisons, mon Herzen. La première, c'est la justice. Laissant de côté toutes les vilénies qu'il a vomies contre nous, nous ne saurions méconnaître, moi du moins, les immenses services rendus par lui à la cause du socialisme, qu'il sert avec intelligence, énergie et sincérité depuis près de vingt-cinq ans, en quoi il nous a indubitablement tous surpassés. Il a été l'un des premiers fondateurs, et assurément le principal, de l'Internationale, et c'est là, à mes yeux, un mérite énorme, que je reconnaitrai toujours, quoi qu'il ait fait contre nous. La deuxième raison, c'est la politique et une tactique que je crois très juste [...] Marx est indéniablement un homme très utile dans l'Association internationale. Jusqu'à ce jour encore, il exerce sur son parti une influence sage, et présente le plus ferme appui du socialisme, la plus forte entrave contre l'envahissement des idées et des tendances bourgeoises. Et je ne me pardonnerais jamais, si j'avais seulement tenté d'effacer ou même d'affaiblir sa bienfaisante influence dans le simple but de me venger de lui. Cependant, il pourrait arriver, et même dans un bref délai, que j'engageasse une lutte avec lui, non pas pour l'offense personnelle, bien entendu, mais pour une question de principe, à propos du communisme d'État [...] Alors ce sera une lutte à mort. Mais il y a un temps pour tout, et l'heure de cette lutte n'a pas encore sonné » (29).

Ainsi, c'est uniquement sur une question de tactique - l'utilisation du pouvoir politique par le prolétariat - que Bakounine, adversaire irréductible de l'État, entend se séparer de Marx. Pourtant, cette divergence dans les moyens ne saurait suffire à expliquer la rupture qui s'est produite entre les deux hommes. Il y eut évidemment autre chose.

Il y eut le doctrinarisme de Marx.

Tout en voyant dans l'anarchie le dernier terme de la révolution, Marx était « de la tête aux pieds un autoritaire », pour qui la vie, le mouvement réel avait moins de prix que la doctrine - surtout quand cette doctrine était la sienne.

Homme de cabinet engagé dans l'action, il n'est pas douteux qu'il n'ait rêvé, à un certain moment, d'exercer dans l'Internationale une sorte de principat scientifique. Il devait donc nécessairement chercher à la soumettre à l'unité de doctrine, aussi bien qu'à l'unité d'action.

Il se heurta, on l'a vu, au fédéralisme de Bakounine et de ses amis. Ce sera le grand honneur de Bakounine d'avoir été, contre le doctrinarisme autoritaire des

"communistes allemands", le champion de la vie et de la liberté. Il avait le culte de la vie, « infiniment plus large que la science » ; les prétentions dictatoriales de cette science qui, du haut de ses échafaudages fragiles, s'arroge « le droit de gouverner la vie », l'irritaient. Et dans l'Empire Knouto-germanique, il a prêché hautement la révolte contre « le gouvernement de la science ».

« L'unique mission de la science, a-t-il dit, c'est d'éclairer la route. Mais la vie seule, délivrée de toutes entraves gouvernementales et doctrinaires, et rendue à la plénitude de son action spontanée, peut créer » (30).

Émancipé des dogmatismes qui dessèchent, n'attribuant aux idées de l'esprit qu'une valeur temporaire et qu'une autorité révocable, Bakounine affirmait la supériorité de la pratique sur l'idéologie, en homme d'action et d'expérience qu'il était. Le socialisme, selon lui, devait moins chercher à faire des prosélytes, bons tout au plus à réciter par cœur des leçons apprises, qu'à réveiller dans les masses l'instinct sacré de la révolte. Il se rendait compte que « la lutte collective des travailleurs contre les patrons » - en quoi il faisait consister toute la "politique" de l'Internationale - ferait, pour l'éducation socialiste des masses et pour la désorganisation progressive de la société bourgeoise, plus que tous les décrets d'une autorité bien intentionnée, plus même que toute propagande doctrinale ; aussi mit-il sa confiance dans l'organisation et la fédération des caisses de résistance - qui étaient les syndicats ouvriers de son temps.

Mais il croyait également à l'efficacité des "faits révolutionnaires" et ne cessait pas de les encourager. La prise d'armes de Bologne, en 1874, celle de Bénévent, en 1877, étaient, dans l'esprit de ses amis, des actes de propagande destinés à entretenir la tradition révolutionnaire, si nécessaire à l'éducation du prolétariat et, par là-même, à vivifier le socialisme.

Après trente années d'incertitudes et d'efforts quelquefois perdus, il semble que la classe ouvrière se décide à donner aux idées qui inspirèrent Bakounine dans les dernières années de sa vie une éclatante approbation. « [Car qu'est-ce] que le syndicalisme révolutionnaire avec sa méthode [d'action directe] et son mépris du parlementarisme bourgeois, sinon un [apport] à l'esprit et aux pratiques de l'Internationale, et particulièrement de cette Fédération jurassienne que Bakounine avait si profondément imprégnée de lui-même et qui a maintenu si haut et si ferme, dans les âpres années qui suivirent la victoire allemande, le drapeau du socialisme ouvrier ? ».

Bakounine est un des précurseurs du mouvement actuel. Son nom ne saurait être oublié de la nouvelle génération militante.

Amédée Dunois

Notes

1) Biélinisky (1812-1848) publiciste et critique littéraire aux idées radicales, exerça sur la pensée russe, à partir de 1840, une influence capitale. Quant à Katkof, il devint plus tard, comme rédacteur en chef de la Gazette de Moscou, le champion le plus autorisé de l'autocratie et de l'orthodoxie (1818-1887).

2) Le Monde russe et la Révolution. Mémoires de A. Herzen, t.2, p.335. - Nos hégéliens moscovites, dit encore Herzen, « raisonnaient, sur les matières les plus simples, de la façon abstraite si finement ridiculisée par Goethe dans l'entretien de Méphistophélès avec l'étudiant [...] Que l'un de nos jeunes philosophes allât se promener à Sakolniki, c'était pour se livrer au sentiment de son identité avec le Cosmos; et s'il lui arrivait de rencontrer sur son chemin un soldat en goguette ou une paysanne qui l'interpellait en passant, non seulement le philosophe ne dédaignait pas

de lui répondre, mais il cherchait à "dégager de cette apparition immédiate et accidentelle l'essence du peuple russe" ».

3) Et pourtant, remarquait Herzen, « la philosophie de Hegel est l'algèbre de la révolution; elle sert à l'affranchissement de l'esprit avec une étonnante efficacité, et ne laisse pas debout une seule pierre du monde chrétien, du monde des traditions qui ont survécu à leur temps; mais Hegel l'a mal formulée, et cela non sans intention, très probablement ». (Id., p.345).

4) L'illustre romancier russe (1818-1883). C'est pendant son séjour à Berlin qu'il écrivit ses Mémoires d'un chasseur, qui ont si fort contribué à l'abolition du servage.

5) Il y a quelques années, de nombreux groupements communistes-anarchistes russes s'étaient fait une devise de cette dernière phrase.

6) Wilhelm Weitling (1818-1871) écrivit d'abord sous ce titre : L'Humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être, le manifeste de la Fédération des Justes (1838), où « il a, lui aussi, pour une part, fixé la tradition d'où est sorti le Manifeste de Marx et d'Engels » (Ch. Andler); mais son titre essentiel est dans ses Garanties de l'Harmonie et de la Liberté, où il expose un communisme d'origine fouriériste et évangélique. Il abandonna plus tard l'Europe pour l'Amérique, où il mourut.

7) Professeur à l'Université de Berne, W. Vogt était un proscrit allemand. Partisan du mariage libre, il maria sa fille sans intervention du maire ni du prêtre. De ses quatre fils, l'un, Carl, fut un naturaliste célèbre; l'autre, Gustave, présida la Ligue de la Paix et de la Liberté.

8) Il y a à ce propos une pittoresque anecdote : « Dans ce temps, dit Herzen, Proudhon se plaisait à aller souvent [chez Bakounine], pour entendre la musique de Reichel et le Hegel de Bakounine; mais les débats philosophiques l'emportaient sur les symphonies [...] Un soir (c'était en 1847), Carl Vogt, qui demeurait aussi dans la rue de Bourgogne et rendait souvent visite à Reichel et à Bakounine, parut ennuyé d'entendre les discussions éternelles sur la phénoménologie et s'en alla chez lui. Le lendemain matin, il revint pour chercher Reichel avec lequel il devait aller au Jardin des Plantes. Étonné d'entendre à cette heure matinale une conversation animée dans la chambre de Bakounine, il ouvre la porte et que voit-il ? Proudhon et Bakounine assis à la même place que la veille, devant le feu éteint de la cheminée, terminant par quelques phrases brèves les débats qu'ils avaient entamés le soir ».

9) Il commença un livre destiné à exposer au public la philosophie de Feuerbach, mais selon sa coutume il ne l'acheva pas.

10) La Cloche (Kolokol) était le journal qu'Herzen et Ogaref rédigèrent à Londres à partir de 1857. Elle avait en Russie une influence énorme : le tsar lui-même la lisait.

11) Romanof : nom de famille des tsars; Pougatchef : chef du soulèvement des cosaques de 1773; Pestel : chef de la conspiration décabriste de 1825.

12) Lettre à Karl Marx, 22 décembre 1868.

13) Parmi lesquels Elisée Reclus, Aristide Rey, Ch. Keller, V. Jaclard, Albert Richard, Joukovsky, Mroczkowski, Fanelli, Friscia, Tucci.

14) Ce fut notamment l'opinion des Jurassiens, chez lesquels cependant Bakounine comptait tant d'amitiés : ils refusèrent toujours de fonder dans le Jura des sections de l'Alliance. Quant aux Belges, ils écrivirent à Bakounine et à ses amis une lettre très remarquable où ils leur reprochaient amicalement de vouloir s'ériger en guides moraux du prolétariat : « Mais ne comprenez-vous pas que si les travailleurs ont fondé l'Internationale, c'est précisément parce qu'ils ne veulent plus d'aucune sorte de patronage, pas plus de celui de la Démocratie socialiste que de tout autre », et que s'ils admettent parmi eux des socialistes de naissance bourgeoise, c'est à la condition que ceux-ci « ne forment pas une catégorie à part, une sorte de protectorat intellectuel ou

d'aristocratie de l'intelligence, des chefs en un mot, mais restent confondus dans les rangs de la grande masse prolétarienne ? » Lorsqu'en 1873, dans le pamphlet intitulé l'Alliance de la Démocratie socialiste et l'Association internationale des Travailleurs, les marxistes (c'étaient Lafargue et Engels) accusèrent Bakounine d'avoir voulu créer un état-major révolutionnaire aux yeux duquel les masses n'eussent été que de la chair à canon, ils n'eurent pas même, on le voit, le mérite de l'originalité !

15) Les Lettres sur le Patriotisme ont été réimprimées en 1895 par Max Nettlau dans le volume intitulé Michel Bakounine : Oeuvres (pp.207-260). Les articles de l'Égalité seront également réimprimés.

16) « Marx, a écrit Robert Michels, était un des hommes les plus terribles dans la polémique, terrible non seulement en raison de ses énormes qualités scientifiques [...] mais malheureusement aussi d'une insouciance et indifférence dans l'usage de moyens pour combattre ses adversaires, vraiment inouïes. Marx était, nous sommes en cela tout à fait d'accord avec Bernstein, absolument incapable de faire une polémique sans calomnier, outrepassant les limites, tournant les faits de manière à changer le blanc en noir » (Le Mouvement socialiste, mars 1907).

17) Dans une Communication confidentielle du 28 mars 1870 aux chefs social-démocrates allemands.

18) Réimprimé par James Guillaume au tome II des Oeuvres de Bakounine (pp.1-67).

19) Arrêté à Zurich en août 1872, Netchaïef fut livré à la Russie. Il est mort en prison.

20) Les Lettres à un Français retouchées par J. Guillaume, parurent, sans nom d'auteur, à Neuchâtel en septembre 1870. On peut les lire au tome II des Oeuvres, suivies du texte intégral de Bakounine.

21) L'Empire knouto-germanique et la Révolution sociale, 1ère livraison, a paru à Genève en 1871 et a été réimprimé au tome II des Oeuvres de Bakounine. Le tome III contient toutes les parties restées inédites de ce travail (seconde livraison et Appendice).

22) On trouvera tous les détails de cette affaire dans le tome III de l'Internationale, Documents et Souvenirs, par JAMES GUILLAUME, qui vient de paraître. (Voir spécialement à l'appendice une pièce, la lettre de Lioubavine à Marx, qui lave définitivement Bakounine).

23) Les ennemis de Bakounine, se fondant sur la brouille momentanée qui survint à cette époque entre lui et Cafiero, l'ont accusé d'avoir causé la ruine de son ami. C'est une calomnie de plus dont James Guillaume vient de faire justice. On trouvera dans l'Internationale (t.III) un récit détaillé des rapports de Bakounine et de Cafiero, de leur brouille de 1874 et de leur réconciliation de 1875.

24) James Guillaume, Notice biographique, en tête du tome II des Oeuvres de Bakounine.

25) Pierre Kropotkine, Autour d'une Vie.

26) Victor Dave, Michel Bakounine et Karl Marx (éd. de l'Humanité nouvelle, 1900).

27) Cité par James Guillaume, L'Internationale, t.III, p.312.

28) Le mot est d'Herzen dans ses Oeuvres posthumes.

29) Lettre du 28.10.1869 (au lendemain de l'incident Liebknecht et des accusations de Hess).

30) Oeuvres, t.III, pp.99-100. Noter que ceci a été écrit en 1871, en plein règne de la Science du Positivisme.

L' A U T E U R

Amédée Dunois

Amédée Dunois (de son vrai nom Catonné) est né à Moulins-Engilbert (Nièvre) le 16 décembre 1878.

Fils de fonctionnaire, il fait des études au terme desquelles il obtient les licences de droit et de lettres.

Il épouse la fille d'un juge.

Sa famille, ainsi que celle de son épouse, vivaient dans une tradition d'attachement à la République et à la démocratie.

Dans sa jeunesse, il lit Zola, Vallès, Kropotkine, Pelloutier, Sorel, Proudhon. Il fréquente les milieux libertaires, collabore aux Temps Nouveaux de Jean Grave, qu'il contribue à ouvrir aux problèmes du syndicalisme.

Il participe au congrès anarchiste international d'Amsterdam, en 1907, porteur du mandat de la Suisse romande, et y défend les positions du syndicalisme révolutionnaire. Pendant quatre ans, il collaborera à la Bataille syndicaliste. « Anarchisme ouvrier, syndicalisme révolutionnaire, c'est pour moi tout un » dit-il dans le Réveil socialiste anarchiste de Genève (2 novembre 1907).

« Le syndicalisme révolutionnaire, c'est l'anarchisme, mais un anarchisme régénéré, rafraîchi au souffle de la pensée prolétarienne, un anarchisme réaliste et concret qui ne se satisfait plus comme l'ancien de négations ou d'affirmations abstraites, un anarchisme ouvrier qui confie à la classe ouvrière, fortifiée par des années de lutte, et non aux seuls initiés, le souci de sa réalisation » (Pages libres, 23 novembre 1907).

Le syndicalisme révolutionnaire, c'est le bain de jouvence de l'anarchisme traditionnel, de l'anarchisme de ceux qui « s'entêtent dans l'immobilité du dogme et l'impuissance de la formule » (L'Action directe, 15 janvier 1908).

Double mouvement de réaction contre « la déviation du socialisme dans la politique, la déviation de l'anarchisme dans l'intellectualisme », la synthèse des théories de Bakounine et de Marx (L'Action directe, 11 mars et 27 mai 1908).

Dunois a la révélation du marxisme en 1905-1906 par la lecture de ses œuvres. En 1912, il adhère au Parti socialiste (la SFIO), cesse de collaborer à la Bataille syndicaliste et entre à l'Humanité. Proche collaborateur de Jaurès, il est à ses côtés lorsque ce dernier est assassiné le 31 juillet 1914.

Dunois condamne la politique d'union sacrée du Parti socialiste. En octobre 1920, il se rallie aux partisans de l'adhésion à la IIIe Internationale. Au congrès de Tours (décembre 1920) il est nommé au comité directeur du Parti communiste.

Lors du congrès du Parti communiste de décembre 1921, il préconise un effort de pénétration communiste dans les organisations syndicales et est élu au comité directeur.

Il manifeste, par la suite, des divergences avec la direction du parti. Il abandonne deux fois ses fonctions à l'Humanité : en octobre 1923 après le congrès de Paris, qui, dominé par les centristes, écarte la tendance de gauche des organes de direction.

Après le IVe congrès de l'Internationale (Moscou, novembre-décembre 1922), il reprend son poste de secrétaire général de l'Humanité. En janvier 1923 un conseil national du parti le rappelle au comité directeur.

En 1925, au congrès de Clichy, il est écarté de ses fonctions pour avoir condamné certaines exclusions du parti communiste. Pourtant, il milite activement, malgré un désaccord croissant avec les positions du PC dans sa phase de bolchevisation. Il quitte le parti en 1927, « douloureusement », dit-il, et, après avoir adhéré en 1929 à un

éphémère Parti ouvrier et paysan, il adhère à la SFIO en 1930.

« Lorsque se leva sur l'Europe la menace hitlérienne, il fit front. Il dénonça le péril mortel qu'elle faisait courir à la paix, à la démocratie et aux libertés ouvrières. Il stigmatisa l'aveuglement de ceux qui voulaient temporiser avec elle. Il condamna les accords de Munich et l'illusion trompeuse qu'ils apportaient à une opinion désorientée ou abusée. Ce faisant, le combattant antifasciste ne reniait pas le minoritaire pacifiste de jadis : deux situations différentes, deux attitudes, un même objectif, le socialisme auquel sont nécessaires la paix et la liberté » (J.R., Biographie).

La situation n'est plus du tout la même qu'en 1914, pense Dunois :

« Si la guerre éclatait demain, elle mettrait aux prises des coalitions parfaitement différenciées, d'une part les fascismes, d'autre part les démocraties ; d'une part les pays où il y a un socialisme vivant, un prolétariat autonome, d'autre part les pays où sont proscrits le droit syndical et le droit de grève, sans parler du suffrage universel, où le prolétariat, enrégimenté de force dans des formations corporatives ou des fronts de travail rivés à l'État totalitaire, a cessé d'appartenir au "prolétariat international".

Comment un parti socialiste conscient de sa mission historique pourrait-il refuser de choisir entre les deux camps ? » (La Bataille socialiste, octobre 1938.)

Ça ne l'empêchait pas de distinguer l'Allemagne et le nazisme et de dénoncer ceux qui, en France, considéraient les systèmes autoritaires comme le rempart à la révolution sociale.

Il s'engage dans la résistance à plus de soixante ans, Il est arrêté par la Gestapo le 8 octobre 1943 ; relâché au bout d'un mois, il reprend le combat. Il est arrêté à nouveau le 14 janvier 1944. Il meurt à Bergen-Belsen en février 1945.

radio libre média libre éditions collectif autogestion

***Les éditions du Monde Libertaire (Paris)
et les éditions Alternative Libertaire (Bruxelles)
vous proposent une brochure de 80 pages***

1981-1998

**La plus rebelle des
radios...**

c'est Radio Libertaire

Coordination

Élisabeth Claude - Jean Pierre Fontan

Nicole Heyman - Philippe Raulin

secrétaires de Radio Libertaire, 1997 1998

Sommaire

- Introduction
- Radioter, quel plaisir !
- Chapitre premier
 - Toutes les émissions de Radio Libertaire
 - Les prénoms des animateurs de radio Libertaire
 - Les émissions du lundi
 - Les associations qui participent à la vie de la radio
 - Les émissions du mardi
 - Les émissions du mercredi
 - Les émissions du jeudi
 - Les groupes de la FA qui participent à la vie de la radio
 - Les émissions du vendredi
 - Les voyages avec Radio Libertaire
 - Les ennuis de Radio Libertaire
 - Des radios libertaires et alternatives...
 - Les émissions du samedi
 - L'histoire de Radio Libertaire
 - Les mots pour le dire...
 - Les émissions du dimanche
- Chapitre deux
 - Le fonctionnement de Radio Libertaire
 - La programmation
 - Les finances
 - Les aspects technique
 - L'administration
 - Le contrat d'émission
- Conclusions
- Radio Libertaire :
 - Une expérience sociale libertaire
 - Une utopie en marche
 - Des questions et des projets
- Annexes
 - La librairie Publico, le Monde Libertaire, les éditeurs.

Intro

Les titres auxquels vous avez échappé
16 ans, tant de révoltes et toutes ses cerises !!!
ou
Mon clafoutis à moi, c'est Radio Libertaire

et finalement...

Radioter : un plaisir ?

Comment est il possible qu'après 16 ans de fonctionnement, une radio telle que Radio Libertaire existe toujours ? C'est d'abord en s'interrogeant sur les motivations des individus qui y participent que nous trouverons des éléments de réponse. Ainsi nous pourrions mieux comprendre comment ce militantisme réunit autant de personnalités si différentes autour d'un projet commun.

Pour les personnes qui ne militent pas, la vision courante du militantisme en fait une activité fatigante, routinière, très peu valorisante ; il est vrai que la racine du terme "militant" "militis", d'origine obscure, peut être étrusque est la même que celle du mot "militaire" ; le militant est certes dévoué, mais ne serait il pas un peu masochiste à courir d'une réunion à une manifestation, à écrire un tract ou rédiger un article ? Les "non militants" ont souvent l'impression que le militantisme est une succession de contraintes et de conflits, de "choses" pénibles à vivre. Et parfois, il est vrai qu'il faut une bonne dose de révolte et de conviction pour trouver le courage de se lever et de distribuer un tract avant la prise de travail ou pour aller à une réunion de solidarité avec d'autres camarades.

Or, il semble que l'activité radiophonique, exercée à Radio Libertaire, échappe à ce goût du sacrifice. Il y a malgré tout quelques contraintes : être à l'heure pour ne faire attendre ni les invités, ni les auditeurs, ni l'émission précédente, finir à l'heure pour ne pas se fâcher avec les compagnons de l'émission suivante. Il est sûr que toutes les émissions se réclament d'une certaine forme de militantisme, mais elles ont sans doute toutes en commun de s'appuyer sur une motivation individuelle forte à s'exprimer et à communiquer avec d'autres.

Pourquoi est ce que cela marche depuis tant d'années ? Ne serait ce pas que les personnes qui conçoivent une émission et la réalisent chaque semaine (ou presque) y trouvent quelque chose d'autre ?

Et ce "quelque chose" ne s'appellerait il pas le plaisir ?

Du plaisir pour les militant e-s ?

Le plaisir de croire qu'on a quelque chose à dire, de plus intelligent, de plus original, de plus intéressant que d'autres, et notamment des "grands médias", souvent synonymes de langue de bois et de manipulation des informations. Le plaisir de croire que beaucoup d'auditeurs attendent régulièrement nos commentaires, informations et analyses.

Être une équipe de copines et de copains

Le plaisir de retrouver ses copains et copines de l'émission, un peu comme à l'entraînement de karaté ou à la piscine : on y va un peu pour soi et beaucoup pour retrouver des potes ; ainsi, on surmonte un moment de flemme ou de

découragement : si aujourd'hui je suis un peu endormi sur le micro, la semaine prochaine ce sera peut être un autre et on s'entraide pour que l'émission ait quand même lieu, par respect d'un engagement pour quelqu'un qu'on ne connaît pas, "l'auditeur", ou pour le seul auditeur que l'on connaît parce qu'on sait qu'il nous attend ("si ! si ! je te promets, samedi prochain je t'écoute...").

Parler plutôt qu'écrire

Pour nombre de militants, le rapport à la parole est plus aisé que le passage à l'écriture : celle-ci laissant une trace plus pérenne nécessite une forme plus élaborée d'expression alors que la prise de parole est plus familière aux militants.

Il est plus facile de raconter, le plus souvent en direct et "à chaud", ce qu'on vit dans une grève ou une action que d'écrire des revendications, de relater des événements ou d'analyser une situation.

L'échange oral est beaucoup plus direct et interactif que l'échange écrit : tout de suite des interrelations se créent, dans le studio entre les personnes présentes, sur l'antenne, avec l'auditeur qui téléphone.

Réaliser quelque chose

Le plaisir de réaliser quelque chose de concret et d'éphémère : même si on enregistre, certains ne réécoutent jamais leurs émissions ; d'autres, au contraire, prennent le temps de réécouter leurs bandes pour améliorer leur diction, éviter les redites, les tics de langage (euh...).

L'émission, même si elle demande une certaine préparation, peut se faire aussi sans préparation systématique (même si la qualité s'en ressent... surtout à long terme).

Un avantage et un inconvénient

Ce plaisir que les animateurs et animatrices éprouvent à réaliser leur émission, c'est cela qui donne un élan, un mouvement et que quelque chose se passe avec les auditeurs et auditrices.

Le revers de la médaille est que certains ne fassent une émission que d'un point de vue "nombriliste", pour eux mêmes et leur propre plaisir. 95% des émissions étant réalisées en direct, cela explique quelques dérapages, quelques insuffisances mais c'est un choix assumé par Radio Libertaire.

Et puis, n'y aurait-il pas en chacun de nous un certain plaisir à s'écouter parler ?

Du plaisir pour les invités et les animatrices ?

Accueillir et débattre

Le plaisir d'accueillir des invités, de faire connaissance, de les écouter, de dialoguer avec eux sur tel ou tel sujet, de les interpeller et de débattre. L'absence de souci quant à la publicité à caser impérativement à telle

seconde ou quant à la play list à passer obligatoirement (dans la majorité des autres radios, la play list est une liste de tubes, déterminée par le directeur d'antenne et les annonceurs publicitaires, les producteurs de disques et de spectacles et imposée aux animateurs d'émissions).

Un espace pour la liberté d'expression

Ce plaisir est dans le sentiment d'une grande liberté de parole, tant pour les animateurs que pour les invités. Bon nombre d'invités le disent fréquemment : Radio Libertaire est le seul espace où on a toute liberté de s'exprimer ; ceux et celles qui ont eu l'occasion de fréquenter d'autres médias (et notamment la télévision) se réjouissent d'avoir le temps de développer leurs arguments, d'affiner leur raisonnement, d'avoir la faculté de dire ce qu'ils veulent dire. Alors qu'ailleurs les animateurs leur coupent la parole sans vergogne. Ici, ils interpellent, voire contredisent mais laissent toujours l'invité s'exprimer et répondre : le débat n'est pas ficelé, ni contraint par une horloge publicitaire ou du "politiquement correct". Radio Libertaire est un banc d'essai pour être plus à l'aise ailleurs, elle permet un vrai travail d'élaboration de la pensée et du discours ; elle offre un réel espace de dialogue.

Du plaisir pour les auditeurs et auditrices

Écouter plutôt que lire

La facilité pour les auditeurs de se brancher (ou de se débrancher ou de zapper) alors qu'un journal comme le Monde libertaire il faut le trouver, s'abonner ou l'acheter, puis le lire. Cela représente un effort, une contrainte, une occupation en tant que telle, alors qu'écouter la radio permet de faire autre chose : comme d'habitude, en écoutant Radio Libertaire sur 89.4, les filles repassent leurs voitures pendant que les garçons réparent le linge...

Débattre aussi

La possibilité pour les auditeurs d'intervenir dans un débat, d'exprimer un point de vue, de transmettre une information importante (telle manifestation...). Par ailleurs, les équipes des émissions sont facilement accessibles par téléphone : répondre, réagir, compléter une information, contester ce qui vient d'être dit à l'antenne, quoi de plus attractif et de plus vivant pour la planète des auditeurs ? Même si ce n'est pas toujours confortable pour les animateurs de gérer plusieurs appels et cette contestation. Les stations publiques ou commerciales elles-mêmes ouvrent en sélectionnant et en contrôlant les appels leurs standards aux auditeurs, conscientes qu'il y a là une réelle demande d'espaces d'expression "démocratique".

Faire des rencontres et participer

Les débats organisés régulièrement à la Librairie du Monde Libertaire avec

des invités des émissions, les réunions publiques annoncées sur les ondes, les manifestations permettent aux auditeurs et auditrices de rencontrer les animateurs trices de la radio et les militantes de la Fédération anarchiste, de mieux connaître les différentes facettes de l'anarchisme.

Soutenir un média pas comme les autres

Dire adieu à ses 100 francs pour une carte d'auditeur, répondre aux souscriptions pour un nouveau local ou une table de mixage, venir à une brocante, une exposition ou un concert de soutien, donner un radiateur ou un micro, une platine ou des disques, envoyer une carte postale ou un CD, un livre ou un fanzine, tous les moyens sont bons pour soutenir et faire vivre Radio Libertaire. Merci à toutes et à tous de poursuivre votre soutien.

Cependant, malgré toutes ces occasions de rencontres, pour les responsables de Radio Libertaire, vous, nos auditeurs et auditrices, restez comme un continent inconnu de la radio : combien êtes vous ? d'où venez-vous ? nous écoutez nous tous les jours ou tous les ans ?

Et pourtant, nous avons rencontré Germaine, et tant d'autres, qui nous découvrent aujourd'hui ou qui nous connaissent depuis longtemps et qui apprécient que nous existions. Nous avons vu les cortèges de travailleurs d'Air France ou des intermittents du spectacle applaudir le stand de Radio Libertaire et de la Fédération anarchiste aux manifestations de l'hiver 1995. Nous avons distribué tant de numéros du Monde libertaire et de grilles de programme de Radio libertaire aux manifestants, sans papiers, sans emploi, sans abri... Nous avons entendu bon nombre de manifestants qui s'exclamaient : "Vous existez encore, c'est génial !". Nous avons lu le message chaleureux de tel ou tel, qui, à l'occasion d'un chèque, ajoute un petit mot : "C'est super, continuez !". Nous avons rencontré Lulu entendant par hasard, dans les années 80, les chansons qu'il aimait sur 89,4 (Brel, Ferré, Brassens, etc.) et venant nous voir, puis assumant la technique des Chroniques syndicales depuis plus de 10 ans et adhérant à la Fédération anarchiste.